

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7^{ME} ANNÉE, No 345.—SAMEDI, 13 DECEMBRE 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



ROBERT KOCH, AUTEUR DE LA DÉCOUVERTE DE LA GUÉRISON DE LA TUBERCULOSE
(De l'illustration)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 13 DECEMBRE 1890

SOMMAIRE

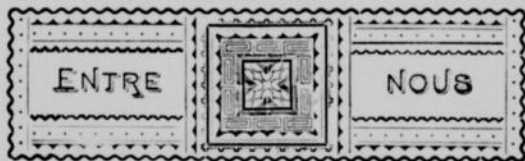
TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Le monument des patriotes de 1837-38, par G. A. Dumont. — A propos des Beaux-Arts. — Cueillettes et glanures, par Jules St Elme. — Le monument Dumont. — L'aveugle et les femmes, par P. Goy. — La cuisine facile. — Poésie : Sonnet, par C. Philippe Beaulieu. — La vie américaine (suite et fin), par Louis de Saintes. — Le Dr Koch. — Musiciennes japonaises. — L'Immaculée Conception à Notre-Dame de Bonsecours, par J. S. E. — Primes du mois de novembre. — Faits scientifiques. — Un bienfait n'est jamais perdu, par Oscar de Poli. — Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite).

GRAVURES : Portrait du célèbre Dr Koch. — Portraits de M. et Mme Juneau. — Milwaukee en 1886. — Beaux-Arts : Musiciennes Japonaises. — Une visite au cimetière de la Côte-des-Neiges. — Monument des patriotes de 1837-38. — Monument de la famille Dumont. — Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	250
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront la tirage de chaque mois.



J'AI beaucoup lire chaque année le discours prononcé lors de la distribution des prix de vertu donnés par l'Institut de France.

Ce morceau de littérature est généralement très bon, contient des renseignements et souvenirs utiles et prouve que les actes de vertu deviennent de plus en plus nombreux.

Ce discours est très long, puisque des centaines de prix ont été distribués et j'en détache le passage suivant :

"Mlle Henriette Baron habite Montrouge. C'est encore une personne de Paris. Elle y accomplit modestement, silencieusement, depuis douze ans, des actes de la plus haute vertu. Son père, après l'avoir élevée dans une grande aisance, due à un commerce fructueux, a perdu sa fortune et est mort, laissant à la charge de sa fille une mère infirme et un frère aveugle.

"Que faire quand on n'a pas appris à travailler pour vivre ? La pauvre fille s'est faite copiste, et ce que ses copies lui rapportent est à peine suffisant pour la faire vivre, sa mère, son frère et elle. On gagne si peu à copier, même des vers ! L'éditeur de la *Muse Historique de Loret* lui payait trois francs pour le mille de vers. Il est vrai que ce sont de bien mauvais vers, mais il y en a 200 000.

"Que Loret me pardonne si je manque de respect à sa *Muse* ; il est bonhomme ; n'a-t-il pas par-

donné à d'autres zôles, témoin les vers qui suivent ? A raison de trois francs le mille, ils ne valent, il est vrai, qu'un liard pour le copiste, hélas ! mais je n'en donnerais pas tant pour les avoir faits :

On m'a plusieurs fois rapporté
Qu'il y avait amourosité
Contre ma *Muse* et ma personne
Et c'est tout de bon que je dis :
Que Dieu le mette en Paradis.

L'Académie a surpris le secret de cette vie toute mystérieuse, d'abnégation et de dévouement, et elle a voulu l'honorer en décernant à Mlle Baron un des prix de la fondation Camille Favre."

N'est-ce pas que c'est bien et finement dit ?

*** Plus loin, je trouve une réflexion très spirituelle.

Un président du Corps Législatif interrompit un jour, du haut de son fauteuil, un de ces Parisiens spirituels et sensés que Paris chargeait alors de défendre ses droits. Ce Parisien avait dit que Paris était le cerveau de la France :

— Si vous dites que Paris est le cerveau de la France, repartit le président, on pourra vous dire que la province en est le cœur, et on pourra ajouter que la France a quelquefois mauvaise tête et toujours bon cœur.

Le mot plutôt, il était joli sans être méchant. Personne ne s'en formalisa.

*** Voulez-vous un exemple de plus de cette charité obscure, inconnue souvent, qui existent à Paris, lisez les lignes suivantes, résultat d'une entrevue d'un reporter qui vient de découvrir un nouveau philanthrope :

"Les journaux ont annoncé qu'un M. Dehud, qui possède à Paris la maison portant le numéro 3 de la cité Griset, est un propriétaire comme il en faudrait beaucoup par ces temps où les législateurs s'inquiètent de la diminution du nombre des naissances en France. M. Dehud n'admet comme locataires que des gens mariés et ayant déjà des enfants. A chaque nouvelle naissance dans sa maison, il fait remettre à la mère une somme de dix francs, un poulet et la provision de charbon d'un hiver.

"Un reporter du *Siècle* est allé voir M. Dehud, qui, tout en lui faisant visiter sa maison qui abrite trente-trois ménages et une centaine d'enfants, a donné sur la façon dont il entend la charité ou l'assistance privée les renseignements suivants :

"— Depuis vingt ans que j'habite Paris et que je suis propriétaire de cette maison, jamais il n'est venu à l'idée de personne de s'occuper de moi, et j'ignore encore qui a pu commettre une indiscretion, bien que je soupçonne fort le commissaire de police de mon quartier auprès duquel j'ai dû faire une démarche, il y a quelques jours, pour faire rendre justice à une enfant un peu trop exploitée par sa patronne.

"Quoi qu'il en soit, aujourd'hui je lis mon nom estropié dans plusieurs journaux, qui m'appellent Behud au lieu de Dehud, et je me demande si l'on ne va pas s'amuser à mes dépens, à propos de cette poule que j'envoie, avec une petite somme d'argent, à chaque nouvelle naissance d'enfant qui a lieu dans ma maison.

"Ici, nous sommes dans un quartier ouvrier, tout le monde travaille ; rien de plus juste que de s'aider les uns les autres, lorsqu'on le peut. La poule sert à faire du bon bouillon et répare les forces de la ménagère qui a besoin d'être mise sur pied le plus vite possible ; quant aux dix francs, c'est pour les petites douceurs dont on a tant besoin en pareil moment.

"C'est à la femme que je les remets, c'est à ses besoins qu'ils sont utilisés, et j'en surveille d'autant plus exactement l'emploi que la joie d'être père pourrait bien faire prendre à mon don de naissance le chemin du marchand de vin.

"Mon immeuble contient trente-trois ménages, une centaine d'enfants et, en moyenne, nous avons chaque année une douzaine de naissances.

"En ce qui me concerne personnellement, je fais de mon mieux pour donner l'exemple à mes locataires. Sauf l'année de la guerre, où j'ai dû passer huit mois à l'armée, j'augmente régulièrement

ma famille d'une unité ; je me suis marié à vingt-trois ans, j'ai déjà eu dix-sept enfants, et madame Dehud, ma brave et digne compagne, n'a pas encore dit son dernier mot. Malheureusement, je n'en ai plus que quatre de vivants et viens de perdre un nouveau-né, il y a un mois.

"Je crois qu'il est inutile de vous dire, continue M. Dehud, que chez moi les logements sont rarement vacants ; qu'on paye ou que l'on ne paye pas, mes locataires n'en sont pas moins bien vus, car je sais que j'ai affaire à de braves gens que je vois se donner du mal pour gagner leur vie. Ils font ce qu'ils peuvent pour me payer. Si je les renvoyais, où iraient-ils traîner leur misère.

"Les uns payent, d'autres donnent des acomptes ; il en est même qui ne donnent rien du tout. J'ai chez moi un bon vieux de quatre-vingts ans qui est assisté et touche un franc par jour ; je ne lui ai jamais rien demandé et il finira ici son existence d'une façon sinon heureuse, du moins tranquille."

*** Le reporter demande à M. Dehud s'il est exact qu'il donne à ses locataires leur provision de charbon pour l'hiver. Cette demande a presque l'air de l'étonner.

— Et ce que, lorsqu'il fait froid, tout le monde n'a pas le droit de se chauffer ? Tous mes locataires, qu'ils aient ou non le moyen d'acheter du charbon, reçoivent leur provision, deux fois, pendant l'hiver. Je leur donne également des œufs, du beurre, des légumes ; j'ai des parents à la campagne qui m'envoient toutes ces provisions que je partage avec eux et entre eux ; enfin, puisque vous avez l'air de vouloir tout savoir, je donne un franc à tous les gosses de la maison qui ont eu des prix ; enfin, je suis désolé en ce moment ; j'avais engraisé un porc, que je comptais faire manger à mes locataires... et il est mort.

"Tout en causant, continue le reporter, nous visitons la maison. Trois corps de bâtiments, dont deux à quatre étages, composent l'immeuble de la cité Griset, et, sur la rue se trouvent les magasins de M. Dehud, dont l'industrie consiste à acheter tous les déchets de caoutchouc et à les utiliser en les transformant pour le commerce.

"Cinq ouvriers, non mieux traités que les locataires, sont en train de travailler et attendent quatre heures de l'après-midi, c'est à dire du goûter, qui consiste en pain, fromage et une bouteille de vin ; le tout offert chaque jour par le patron. A tous les étages et aux différentes fenêtres ouvertes, on aperçoit des têtes de marmots. Que de poulets depuis vingt ans, ont dû être engraisés et mangés chez M. Dehud !

"Au milieu de ce Paris, malheureusement trop souvent le théâtre des drames de la misère, comme toutes les grandes villes, la façon dont M. Dehud entend, et pratique, avec tant de simplicité, l'assistance était véritablement digne d'être citée."

Léon Ledieu

MONUMENT DES PATRIOTES DE 1837-38
(Voir gravure)

Lorsque vous avez franchi l'entrée du cimetière de la Côte-des-Neiges, la première chose qui frappe vos regards, en regardant à gauche, c'est un haut monument qui rappelle, par sa forme, l'aiguille de Cléopâtre.

Il est en pierre grise du Canada, dépourvu de toutes sculptures, d'une architecture très simple mais cependant très imposante. Il s'élève sur un monticule dominant les environs, comme une sentinelle bien placée en évidence.

De là, il paraît veiller au repos de tous les êtres qui ont terminé ici bas le cours plus ou moins long de leur vie, et qui sont venus goûter dans ce lieu la sombre et triste quiétude du cimetière.

Ce monument, tous l'ont vu, et tous en passant devant lui ont senti un certain sentiment les en-

habir tout à coup : sentiment de respect, d'orgueil, d'amour.

Oh ! c'est que ce monument rappelle quelque chose de glorieux, de grand, de sublime. Il rappelle à votre mémoire, si toutefois elle l'a oublié, le dévouement d'une poignée de héros qui, sans armes, sans argent, de même que les faucheurs de la mort de la Pologne, se levèrent un jour hardiment, en face de l'arrogante Albion, à une époque sombre de notre histoire, et osèrent lui dicter des lois ; lois justes, équitables, humanitaires.

Ces braves, nous les revoyons encore par les yeux de l'histoire ; il nous semble entendre leurs paroles patriotiques, et dans les parlements et dans les conseils de la nation ; nous assistons à leurs luttes sublimes sur les champs de bataille de Saint-Denis, de Saint-Charles et de Saint-Eustache.

Magnanimes soldats du moment, hier laboureurs et artisans, ils combattaient avec leurs instruments de travail pour assurer à leur pays la liberté politique et à ses habitants le droit de parler la belle langue française. Que leur importait la vie, ne s'étaient-ils pas faits les défenseurs d'une grande cause ? Que leur importait leurs biens confisqués par les Anglais, n'allaient-ils pas acquérir une gloire immortelle, richesse bien plus belle ?

Grâce à ces braves, nous jouissons maintenant de toutes les libertés qui nous ont été garanties par les traités ; nos maîtres d'aujourd'hui sont forcés de respecter nos lois et notre langue, riche dépôt légué à nos soins par la France.

Grâce à ces braves, nous pouvons arborer partout le drapeau de la mère patrie et forcer nos adversaires de le respecter.

Grâce à ces braves, notre nationalité ne s'éteindra jamais sur les bords du Saint-Laurent, car sa vie politique et morale a été assurée par le courage de ces héros. Elle vivra, car elle a été fécondée du sang des martyrs.

Patriotes de 1837-38, car c'est de vous que nous parlons et c'est à vous que ce monument qui nous inspire ces lignes a été élevé, recevez les hommages d'un compatriote qui honore votre mémoire et exalte votre désintéressement.

C'est en 1853 que l'Institut Canadien, alors dans toute sa prospérité et qui était devenu le rendez-vous de la jeunesse instruite de l'époque, commença à recueillir des souscriptions pour ériger le monument des Patriotes.

Cinq ans après, le 14 novembre 1858, par un de ces jours sombres et froids d'automne, une procession nombreuse, composée de toutes les sociétés nationales de Montréal, laissait la ville pour se diriger vers le cimetière de la Côte des Neiges, afin de faire l'inauguration du monument.

Qu'il était imposant le spectacle de toute cette population réunie dans la patrie des morts pour rendre un dernier et sympathique hommage aux victimes de la rébellion. Avec quel recueillement on entendit les discours éloquentes prononcés par MM. A. A. Dorion, Hector Fabre, Wilfrid Dorion, Euclide Roy, etc.

M. Euclide Roy, président de l'Institut Canadien, comme péroraison d'un magnifique discours qu'il fit en cette circonstance, prononça ces belles paroles :

« Ce monument, dit-il, sera pour nos enfants comme une page toujours ouverte où ils puiseront tous les beaux sentiments qu'inspire le patriotisme. Ce sera comme un de ces tableaux où l'on a retracé quelque grand drame et devant lequel on s'est senti animé des sentiments qui y sont peints. Glorifier les grands hommes, c'est le premier devoir d'un peuple éclairé et intelligent. Tenir toujours élevée l'image des héros et des martyrs d'une sainte cause, c'est le moyen de créer cette noble émulation qui fait que d'âge en âge, l'histoire peut regarder en arrière avec orgueil et signaler ces grandes et illustres figures de citoyens qui, oubliant tout intérêt égoïste et personnel, s'exposent aux derniers périls pour défendre le sol menacé ou des principes compromis. Glorifier le dévouement, c'est créer des héros. »

Comme nous l'avons dit au commencement de

cet article, le monument est construit en pierre grise du Canada. Sous la monticule sur lequel il s'élève est creusé un charnier qui contient les restes d'une des plus glorieuses victimes, le Dr Chénier, le brave des braves.

Sur le frontispice du charnier, au-dessus d'un castor, on lit sur un ruban l'inscription suivante :

JUNCTI POTENTES
1861

Et dans l'angle, à gauche, les lignes que voici :

FÉRÉOL DOUTRE
NÉ PRÈS PERPIGNAN
FRANCE
DÉCÉDÉ À MONTRÉAL
LE 20 MARS 1821

Sur chacune des quatre faces du monument, il y a une longue épitaphe. Sur celle faisant face à l'entrée du cimetière, on lit ce qui suit :

AUX
VICTIMES POLITIQUES

DE
1837 - 1838

Les 92 résolutions
Adoptées par la Chambre d'Assemblée du Bas-Canada
Le 1er mars 1834

Subsides refusés
Par la Chambre d'Assemblée du Bas Canada
Le 23 février 1836

Lord Gosford
Dispose des deniers publics malgré le refus des subsides

Ce monument religieux et national
a été érigé sous les auspices de

L'INSTITUT CANADIEN

en 1858

L. HUGHES
Constructeur

T. FAHILLAND
architecte

À droite, au-dessus de la porte d'entrée du charnier :

BATAILLES DE
SAINT-DENIS ET DE SAINT-CHARLES
23 ET 25 NOVEMBRE 1837

Charles Ovide Perrault, avocat, M. P. P.

Charles St-Germain
François Dufaux
André Mandeville
Eusèbe Phaneuf
Pierre Minet
Joseph Dubevoir
Antoine Amiot
J. Bte Patenaude
Cléophas Bourgeois
Benjamin Bouthillier
Romain dit Mandeville
Moïse Pariseau
Pascal Delisle
Marie-Anne Martel

Amable Hébert
J. Bte Hébert
Toussaint Loiseleur
François Dumaine
Olivier L'Escault
Joseph Comeau
Henri Chaume
Louis Dauphinais
Abriel Lusignan
Toussaint Paquet
Marc Jeannotte
François Dubuc
Hypolite Sénécal
Laboureur

Pierre Emery Coderre
L. B. Durocher et
ONZE AUTRES VICTIMES
NON IDENTIFIÉES

À gauche, du côté du village de la Côte des Neiges :

BATAILLE DE SAINT-EUSTACHE
14 DÉCEMBRE 1837

JEAN OLIVIER CHÉNIER, M. D.
ses restes reposent ici

Joseph Paquette
J. B. L. Lauzé
Nazaire Filion
Seraphin Doré
François Dubé
J. Gauthier dit Larouche
J. B. Campeau
Amable Lauzon
Jean Morin
Jean Doré

Joseph Guitard
Pierre Dubuc
Joseph Bouviette
J. B. To-pin
Alexis Lachance
Joseph Leduc
Eustache Lafleur
Augustin Doré
Pierre Gatien
J. B. Lebrun

Louis Robert dit Fache

Leurs restes ainsi que ceux de plusieurs autres personnes non identifiées reposent dans les cimetières de St-Eustache et Sainte-Scholastique.

ENGAGEMENT A ODELLTOWN

7 NOVEMBRE 1838

Au nombre des victimes se trouvèrent

BOYER | LANCTOT
de St. Philippe

" C'est une sainte et salutaire
pensée de prier pour les morts.

M. L. II. Ch. 12, V. 46

Et enfin, sur la quatrième inscription, on lit les noms des patriotes exécutés pour avoir pris les armes contre l'Angleterre :

EXÉCUTÉS A MONTREAL

PAR ARRÊTS DE LA COUR MARTIALE,

LE 21 DÉCEMBRE 1838

Joseph Narcisse Cardinal | Joseph Duquet
notaire, M. P. P. | Etudiant en droit

LE 18 JANVIER 1839

PIERRE THÉOPHILE DECOIGNE
notaire

Joseph Robert | Charles Sangninet
Amable Sanguinet | F. X. Hamelin
cultivateurs

LE 15 FÉVRIER 1839

FRANÇOIS MARIE THOMAS CHEVALIER DE LORIMIER
notaire

François Nicolas | Amable Dannaïs
Instituteur | cultivateur
Pierre Rémi Narbonne | Charles Hindelang
Peintre | militaire

Nous ne laisserons pas ce sujet, sans raconter un fait dont nous fûmes témoin oculaire.

Un jour, que nous revenions d'une longue promenade à travers la montagne, en passant par le cimetière, nous vîmes à quelque distance de nous et près du monument des Patriotes, un religieux conduisant plusieurs enfants, probablement les élèves d'un collège des alentours.

En face du monument, le religieux invita les élèves à saluer, et lui-même prêchant d'exemple, se découvrit respectueusement.

À ce touchant spectacle, des larmes mouillèrent nos yeux, et nous ne savons ce qui nous retint d'aller serrer la main à ce religieux patriote.

Que tous suivent ce bel exemple !

G. A. Dumont

A PROPOS DE L'EXPOSITION DES BEAUX ARTS

Notre sympathique collaborateur, M. G.-A. Dumont, a reçu la lettre suivante de la part d'un artiste, en remerciement des articles qu'il a publiés à propos de la dernière exposition des Beaux Arts.

Nous nous faisons un devoir de publier cette lettre, parce qu'elle rend hommage à M. Dumont qui est certainement un des amis les plus dévoués que les beaux-arts puissent compter au Canada ; nous ajouterons de plus que c'est un connaisseur. Voici :

A M. G.-A. DUMONT,
Monsieur,

Des amis m'ont fait voir le MONDE ILLUSTRÉ du 11 courant. Vraiment, je ne pensais pas que mes peintures attireraient la moindre attention, car je ne me présume aucunement de leur valeur ; je les ai exposées moins pour témoigner de mes faibles capacités que comme un gage de l'amour que je professe pour l'art, et aussi parce que le devoir m'obligeait de me joindre à mes jeunes confrères pour participer à la première manifestation de l'art dans le Canada français. Mais puisque vous les avez vues et que vous en dites du bien, je dois vous en remercier et c'est ce que je fais de grand cœur. Soyez certain que je n'oublierai pas le premier encouragement que je reçois, et cela pour bien des raisons.

En attendant que j'ai l'honneur de vous connaître, je demeure votre très humble serviteur.

O. LeDuc.

Bécancourt, 16 octobre, 1890.



Milwaukee en 1886

CUEILLETES ET GLANURES

SALOMON JUNEAU, UN CANADIEN-FRANÇAIS FONDATEUR
D'UNE VILLE AMÉRICAINE (*)

Ils sont partout, nos Canadiens. Pionniers de naissance, aventuriers par goût, on les rencontre sous tous les cieux. De l'Atlantique au Pacifique, du pôle nord jusques aux tropiques, on retrouve partout la trace de leurs pas.

Parfois ils voyagent sans but

arrêté, si ce n'est de courir après une fortune problématique qu'ils ont entrevue sous des formes bien vagues et qu'ils veulent aller quérir pour la rapporter au pays. Ceux-là, ce sont les véritables aventuriers, les vrais vagabonds de l'espèce auxquels peut s'appliquer, très généralement, le vieux proverbe : pierre qui roule n'amasse pas de mousse.

Il en est d'autres dont les intentions sont mieux fixées et qui, s'ils consentent à s'expatrier, s'ils partent un peu à l'aventure, prévoient du moins, ou à peu près, le point où ils aboutiront, dont tous les efforts tendent à la réalisation d'un plan nettement dessiné. Ceux-ci sont les sérieux, les vrais pionniers de la colonisation, les hérauts de notre nationalité partout où ils passent. Ils laissent, eux, des œuvres durables auxquelles s'attachent leur nom, à leur honneur personnel et à celui de la nation qui les a produits.

A cette race appartiennent nos Cavalier de la Salle, nos Gauthier Varenne de la Vérandrye, nos Nicolet et, plus récemment, nos Laberge, nos Mercier et vingt autres. C'est à cette race vaillante et forte qu'appartenait aussi notre compatriote dont je voudrais esquisser l'histoire, Laurent-Salomon Juneau, fondateur de la ville de Milwaukee, Etat de Wisconsin.

C'est dans le comté de l'Assomption, à l'Assomption même, que naquit Salomon Juneau, le 9 du mois d'août 1793. Il descendait d'une vieille famille alsacienne dont les premiers représentants canadiens vinrent se fixer à l'Assomption.



Le petit nom primitif de Juneau était Laurent ; il l'échangea contre celui de Salomon lorsqu'il alla s'établir à Milwaukee.

(*) Nous devons à l'obligeance de notre ami, M. J. A. Chaussé, les notes qui nous ont servi à écrire cette biographie de M. Juneau, un grand oncle de M. Chaussé.

De bonne heure l'imagination du jeune Juneau avait été séduite au récit des exploits des voyageurs canadiens. Il admirait ces traiteurs intrépides allant porter leur commerce jusque chez les nations



Madame Juneau

les moins civilisées, ces trappeurs sans pareils courant à l'aventure et à la découverte jusque sur les plus lointaines terres.

Un jour, il se dit qu'il devait avoir assez de vigueur dans les membres, d'énergie dans le cœur, pour imiter ces hardis pionniers, et sans plus hésiter, il partit.

C'était en 1816. Il avait alors vingt-trois ans. Abandonnant sa famille et son pays, il partit pour aller s'enfoncer dans les forêts vierges de l'ouest, courir après la fortune, à la suite des héros charmeurs des vieilles légendes.

Au départ, Juneau emmenait avec lui un sien ami, mais celui-ci se laissa décourager en chemin par les difficultés à vaincre. Il rallia ses pénates et l'intrépide Juneau poursuivit seul son audacieuse équipée. Mackinaw fut sa première étape.

A Mackinaw, il fit la rencontre d'un compatriote du nom de Jacques Viau, pourvoyeur d'une puissante compagnie américaine de pelleteries.

Jacques Viau prit Juneau à son service et, en 1818, ils se rendirent ensemble à Milwaukee.

Dès en 1805, Viau avait établi, dans cette dernière ville, une succursale de son commerce de pelleteries. Ce trafic des fourrures, aussi ancien que la colonisation européenne en Amérique, gardait encore, à cette époque, des proportions considérables et c'était l'avantage des trafiquants d'avoir de nombreux comptoirs où ils échangeaient contre les marchandises de provenances européennes les riches produits des chasses de leurs fournisseurs indiens.

Sachant la compétence des Canadiens et leur habileté dans ce genre de commerce, les grandes compagnies anglaises ou américaines cherchaient à s'assurer, autant que possible, exclusivement, leurs services. Diplomates et conciliants à l'extrême, nos compatriotes furent toujours mieux vus des sauvages traiteurs que les froids commerçants Yankees ou les naturels des bords de la Tamise.

Disons, en passant, que cette préférence, si honorable pour nous, subsiste encore, généralement, aujourd'hui. Seulement elle n'est plus le fait de la sauvage barbarie, mais bien celui de la civilisation la plus raffinée.

Sous les circonstances c'était donc pour Viau une précieuse acquisition que Juneau, dans l'intérêt même de sa compagnie. De prime abord, l'ayant jugé un homme capable et digne de confiance, Viau n'hésita nullement à lui confier la gestion de la succursale de Milwaukee, appelée à devenir très importante par le développement de son commerce d'échange.

Ainsi laissé à sa propre initiative, Juneau eut à cœur de faire honneur à la confiance qu'on avait fait reposer en lui. Durant les deux années qu'il administra ce comptoir, les affaires de la compagnie prospérèrent on ne peut mieux. Si bien que le jeune Canadien, justement ambitieux, résolut de résigner ses fonctions comme employé de la compagnie et de tenter la fortune du trafic pour son propre compte.

C'est ce qu'il accomplit en 1820, après avoir épousé la fille de son ami et ancien patron, le traiteur Jacques Viau.

Ce point historique, bien établi aujourd'hui, dément l'opinion, émise quelque part, que madame Juneau aurait été d'origine indienne.

Pendant l'intervalle de son service, Juneau avait édifié, pour lui servir de demeure en même temps que de magasin, une primitive cabane, faite de billots superposés, telle que nous la montre la jolie vignette ci-dessous.

Il avait réussi à se faire des amis de tous les sauvages qui venaient à Milwaukee échanger leurs pelleteries. Aussi, fût-ce avec joie qu'ils virent en lui le premier colon blanc qui fut venu établir définitivement sa résidence dans la petite bourgade intérieure, et dès le début de son commerce il se vit hautement encouragé par une grande et constante clientèle, ce qui lui assura bientôt de très beaux bénéfices.

Treize années durant, de 1820 à 1833, la famille de Salomon Juneau fut la seule de race blanche qui vécût dans ces parages. Des visites, assez souvent répétées de la part des colons de race blanche, fixés plus au nord, étaient les seules relations qu'elle eût avec la civilisation européenne.



Cabane de bûcheron bâtie par Salomon Juneau

Toutefois, malgré son isolement, cette patriarcale famille croissait et devenait de plus en plus nombreuse, noyau fécond d'une forte population canadienne-française, germe fertile d'une grande ville dont allaient revenir à Salomon Juneau tous les honneurs de la fondation. C'est le propre de nos nationaux, reconnu par tous, et leur plus grande gloire, avec leurs foyers garnis de nombreux et vigoureux enfants, de fonder, lorsqu'ils sont les premiers rendus, une agglomération dense d'individus que l'élément hétérogène ne saurait éclipser, au moyen de laquelle ils envahissent, au

contraire, cet élément étranger et le domine souvent, lors même qu'ils sont arrivés après coup.

C'est un fait qu'ont établi de nombreux exemples dans la colonisation des provinces canadiennes et qui promet à notre race une suprématie assurée que des envieux s'obstinent en vain à lui dénier.

Cependant, Juneau développait activement les intérêts de son commerce, et son nom devint bientôt très avantageusement connu dans toute cette partie de l'Ouest. Il devint le synonyme d'honnêteté et d'honorabilité en tout et partout. Toutes les races avec lesquelles il était en relations trouvaient en lui un ami également sincère, et à toutes aussi, les qualités qui distinguaient son caractère avaient inspiré pour lui une égale affection.

Ouvrier modèle, honnête homme dans la force du terme, écrit l'un de ses biographes, Juneau ne tarda pas à voir son influence s'exercer sur de nombreuses tribus des Indiens du Wisconsin.

Le respect, la confiance qu'il inspirait à ses sauvages amis étaient tels que rien ne s'exécutait sans qu'il ne fut consulté, et ses décisions étaient toujours acceptées comme des oracles par les intéressés.

Tout en faisant son commerce de pelleteries, Salomon Juneau avait pu acquérir et mettre en culture cent soixante acres de terrain, sur les bords même de la rivière dont Milwaukee devait, un jour, garnir les deux rives.

Possesseur d'un pareil fief, il eut été, en Europe, un véritable baron. Mais Juneau n'ambitionnait aucun pareil titre ; néanmoins, il fut un jour aussi riche que bien des barons de la féodalité.

En effet, la population de Milwaukee croissait rapidement. Juneau subdivisa ses terrains en lots à bâtir qu'il concéda ensuite, réalisant ainsi d'énormes bénéfices.

En bon prince qu'il était, il voulut faire participer ses concitoyens à la bonne fortune qui, décidément, se plaisait à lui sourire, et attacher son nom à quelque dotation d'utilité publique.

Sous l'impulsion de ce double sentiment, il réserva, dans la distribution de ses lots un certain nombre d'entre eux, dont il dota des institutions municipales de première importance. Non content de cela, Juneau construisit, à ses frais et dépens, un palais de justice, et donna encore, de moitié avec un M. Martin, les terrains nécessaires à l'établissement d'un parc public. Ce parc qui fut inauguré le 7 août 1837, prit le nom de *Parc du Palais de Justice—Court House Square*,—nom qu'il porte encore aujourd'hui.



Premier Palais de Justice de Milwaukee, bâti et donné par Salomon Juneau

Cette heureuse dénomination rappelle, du même coup, les deux dons, les plus importants qu'ait faits à ses concitoyens de Milwaukee l'illustre fondateur canadien français de cette grande et belle ville, actes de générosité civile qui suffiraient, seuls, à immortaliser la mémoire du citoyen le plus ordinaire.

C'est en 1837 que Milwaukee fut incorporée, et Salomon Juneau se vit nommer président du bureau de syndicats qui fut proposé à la direction des affaires de la nouvelle ville.

Au mois de mars 1843, d'après un recensement, la population de Milwaukee se trouva être d'environ quatre mille habitants. Et lorsqu'eut lieu la première élection pour la mairie, en 1846, Juneau devint le premier magistrat d'une ville comptant déjà plus de neuf mille cinq cents habitants. Ce qui plus est pour sa gloire et sa satisfaction personnelle, il pouvait se dire que ses administrés c'était sa famille, que cette ville qu'il voyait avec

orgueil grandir et se développer il l'avait vue naître, c'était son œuvre, sa ville à lui.

De bonnes fortunes constantes et durables, il n'en est guère, et les revers suivent de près les succès ; Juneau vit, à son tour, pâlir son étoile, il se trouva accablé par les déboires financiers.

Vaincu par l'infortune, forcé d'aller chercher un refuge loin du théâtre de ses succès, il quitta à regret sa chère ville de Milwaukee, et, rappelant encore, dans sa vieillesse, les énergies de son jeune âge, il s'en alla, intrépide pionnier comme autrefois, planter sa tente au petit village de Theresa, comté de Dodge, Wisc.

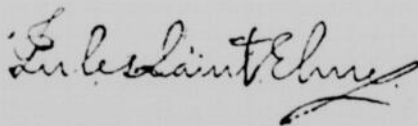
Là, il reprit son commerce de pelleteries avec les Indiens et lui qui avait connu la grande richesse, lui qui aurait pu être millionnaire, il mourut pauvre, le 14 novembre 1856, à l'âge relativement peu avancé de soixante-trois ans. La mort le surprit près de Shawano, au nord de l'état de Wisconsin, où il était en tournée commerciale. C'est dans le cimetière catholique de ce dernier endroit que notre glorieux compatriote dort, aujourd'hui, le sommeil du juste.

En 1887, les habitants de Milwaukee ont érigé un monument superbe à la mémoire du fondateur de leur ville. Cela consiste en un superbe piédestal en pierre taillée, agrémenté de plaques de bronze sur toutes ses faces, sur lesquelles plaques Juneau est représenté dans les diverses circonstances de sa vie, comme maire, comme traiteur, etc. Sur le socle se dresse un bronze magnifique, représentant Juneau dans la plus fière attitude, et dans le costume historique des vieux trappeurs canadiens : grosse capote d'étoffe du pays, et ceinture fléchée, avec accompagnement de bottes sauvages et de tuque en laine, etc.

Ce monument s'élève à l'endroit même où Juneau avait construit jadis sa rustique cabane de colon. C'est à dire tout auprès du rivage du grand lac Michigan, auquel confine la ville de Milwaukee.

Ainsi les habitants de Milwaukee ont voulu honorer d'une manière durable le souvenir de leur premier colon par une construction digne de cet objet, capable de redire à de nombreuses générations futures et ses travaux et son énergie, pendant que Milwaukee, avec ses richesses et ses beautés, est là pour leur chanter les succès qui ont couronné les efforts de ce modeste.

La ville de Milwaukee, après cinquante ans d'existence à peine, est déjà grande comme notre ville de Montréal, et compte ses 200,000 âmes de population.



MONUMENT DUMONT

(Voir gravure)

Ce monument s'élève à peu de distance de la chapelle du cimetière et sur le chemin conduisant au calvaire. Il est fort remarqué par tous les visiteurs pour son élégance et sa hauteur. Il fut érigé en 1886, à l'occasion de la mort de Mme Magloire Dumont.

Madame Dumont, (née Mlle Henriette Tessier-Lavigne), est née à Montréal le 9 janvier 1821 ; elle épousa, le 9 juillet 1842, M. Magloire Dumont, homme de mérite qui fut mêlé à toutes les luttes politiques d'autrefois et ami personnel des Papineau, des Dorion, des Papin, etc. Elle est morte le 20 mars 1886.

Mme Dumont était fille de feu M. Lambert Tessier-Lavigne, et elle appartenait en conséquence à une des plus anciennes familles françaises de Montréal. Elle descendait en effet d'Urbain Tessier-Lavigne, qui vint à Montréal en 1647. Voici ce que dit à propos de ce dernier, M. Benjamin Salte, dans son *Histoire des Canadiens-français*, pp. 11-12 :

“ Urbain Tessier dit Lavigne, venu d'Anjou,

épousa à Québec (1648) Marie Archambault, de l'Aunis, et alla s'établir à Montréal ; sa maison, située rue St-Jacques actuelle, où sont les banques de Montréal et de la Cité, fut brûlée par les Iroquois en 1651. C'était un homme résolu, utile et fort respecté. Sa nombreuse descendance lui fait honneur.

“ Louis XIV ayant retiré ses troupes du Canada pour les envoyer combattre sur les bords du Danube, la Nouvelle-France se trouva un instant presque sans défense. Alarmé de cet état de choses et sur l'éventualité d'une guerre prochaine soit avec les Anglais de la Nouvelle-Angleterre ou avec les Iroquois qui n'attendaient qu'une heure favorable pour tomber sur la petite colonie de Montréal, les habitants de cette dernière place s'organisèrent en corps de milice ; Urbain Tessier fit partie de la 8e escouade et contribua puissamment à la sécurité de Montréal.”

Mme Dumont était parente de l'hon. Wilfrid Laurier, ancien ministre du revenu de l'intérieur ; M. Louis Fréchette, poète lauréat de l'Académie française ; de feu M. C.-A. Leblanc, ex-shérif de Montréal ; de feu M. L.-W. Tessier, homme de lettres et autrefois trésorier de Montréal ; de feu M. Victor Beaudry, le millionnaire de Les Angelès (Californie), etc.

D'une longue notice biographique publiée par la *Patrie* (27 mars 1886), à l'occasion de la mort de madame Dumont, nous extrayons les lignes suivantes : “ La société montréalaise perd en madame Dumont l'un de ses membres les plus distingués ; les pauvres, l'une de leurs meilleures protectrices. Son souvenir sera toujours présent à la mémoire de ceux qui l'ont connue et qui ont pu apprécier les brillantes qualités de son esprit et ses vertus comme épouse et mère.”

La famille Dumont est maintenant représentée par MM. Magloire et D.-R. C. Dumont, négociants ; G.-A. et W. Dumont, libraires.

LA VOCATION DES FEMMES

Si j'avais à donner, en peu de mots, une définition de la femme, je ne trouverais rien de mieux que de l'appeler l'ange gardien de la famille ou le bon génie du foyer.

La famille est son élément, son domaine, son champ de travail, son horizon. Sans vouloir condamner absolument celles qui, douées de facultés exceptionnelles, se croient appelées à franchir ces limites pour remplir, dans le monde, un rôle plus apparent, je maintiens comme règle générale que la femme doit se renfermer dans le cercle de la famille et travailler à faire de ce royaume un royaume de Dieu.—P. Goy.

LA CUISINE FACILE

CONFITURE DE MELON

Prendre des melons bien mûrs ; les couper d'abord en côtes pour les peler, puis ensuite les diviser en tranches aussi minces que possible.

On les met alors dans une terrine, et on les recouvre du sirop suivant, tout chaud :

Deux livres et deux onces de sucre dans une bouteille de bon vinaigre (proportion pour trois livres de fruit). Laisser bouillir un peu. Ecumer.

On fait macérer le melon dans ce sirop tout un jour. Le lendemain, on réchauffe ledit sirop, qu'on reverse sur le fruit. Le troisième jour même opération. Seulement, cette fois, on additionne le sirop d'un peu de cannelle et de clou de girofle ; on le passe ; on le laisse réduire à consistance, et on en recouvre presque à froid les filets de melon rangés dans les verres à confiture ou à conserves.

Clôre avec du papier trempé d'un peu d'eau de vie.

Mlle SOPHIE.

La feuille qui tombe c'est un souvenir qui passe, et le rameau qui se dépouille, c'est l'homme.—BACON.



SONNET

A MON AMIE A

Doux zéphirs des grands lacs de ma chère patrie.
Qui parfumez votre aile aux verts gazons des prairies.
Et qu'anime l'aurore à ses rayons dorés !
Fraîches senteurs des bois ! Eucens de la prairie !

Suave odeur du thym que la brise marie
A l'arôme enivrant des rosiers empourprés !
De vous qui montez tous vers les cieux azurés,
Quand sourit le printemps sur la rive fleurie,

Un seul arrive à Dieu ! (*) C'est toi, pur, divin nard
De la timide fleur qui se voile au regard,
Et de qui te ressemble, ô tendre violette !

Et toi donc, ma mignonne !... A l'ombre ainsi vis-tu,
Toi, reine des beautés, de l'esprit fleur parfaite,
D'où jusqu'au ciel s'exhale un parfum de vertu !

C. PHILIPPE BEAULAKU.

Cacouna, Décembre, 1890.

LA VIE AMÉRICAINE

(Suite)

Exposer le mal, c'est indiquer le remède. Cette petite étude ne peut avoir d'autre prétention et je devrais peut-être m'arrêter ici, en ce qui touche aux questions du mariage.

Cependant, sans sortir de mon rôle, il ne me paraît pas inutile de consacrer quelques lignes encore à ce sujet pour exposer d'une manière générale les abus qui se commettent autour du mariage et rechercher les mesures légales qu'on pourrait y opposer.

Il me serait difficile d'emprunter une suggestion quelconque sur ce sujet aux journaux américains. Les enlèvements, les divorces, les cas de polygamie semblent n'être pour eux qu'une matière à reportage. L'habitude est une seconde nature et le public américain est tellement habitué à ces aventures qu'il les regarde comme naturelles et ne songe même pas à en entraver la marche ordinaire par un remaniement du code.

Cependant, sans être prophète, on peut présumer que le temps est proche où le débordement des scandales deviendra si violent, qu'il faudra y opposer une digue sous peine de voir la société submergée dans la corruption. Les raffinements de la civilisation moderne nous y poussent fatalement. Plus que toute autre, la société américaine est exposée à des catastrophes de ce genre, à cause de sa grande liberté qui peut dégénérer souvent en licence. L'Angleterre a fourni une partie de sa législation aux États-Unis, mais elle a pour se protéger dans la question qui nous occupe son esprit aristocratique qui met une barrière presque infranchissable entre ses diverses classes et le respect des parents d'un bout à l'autre de l'échelle sociale.

Les autres nations européennes ont consacré le principe et assuré l'exercice de l'autorité paternelle par des lois sévères.

Voilà pourquoi, nous autres, Européens, qui habitons l'Amérique, en faisant forcément la comparaison de l'Ancien Monde avec le Nouveau, nous sommes frappés d'une foule de choses auxquelles les natifs prêtent peu d'attention. C'est naturel. Il en est de même pour un Américain qui séjourne quelque temps en Europe.

Est-ce à dire que nous devons blâmer tout ici et chanter à plein gosier les louanges de la vieille Europe ?

Non.

Les États-Unis sont un pays d'une étendue à peu près égale à celle de l'Europe toute entière avec une population d'environ soixante-cinq millions d'habitants seulement. Et quelle popula-

tion ! Toutes les races, toutes les couleurs que la terre peut fournir.

Est-il donc étonnant que dans ce milieu composé d'éléments si hétérogènes et disséminés sur un si vaste territoire, il se commette plus de crimes ou d'abus que chez les vieilles nations européennes que la population homogène et concentrée permet de policer efficacement ?

Les auteurs de la Constitution Américaine, en proclamant leurs principes libéraux n'avaient certes pas prévu l'abus qu'on en pouvait faire.

Après s'être soustrait à un pouvoir arbitraire ils ne songaient qu'à faire bénéficier leurs compatriotes et leurs descendants de la liberté pour laquelle ils avaient combattu et souffert.

Pouvaient-ils soupçonner que cette république qu'ils fondaient deviendrait en si peu de temps le champ de lutte des ambitions des peuples de toute la terre ?

Pouvaient-ils prévoir les grandes découvertes modernes qu'ils supprimèrent en quelques sorte les distances ? Auraient-ils cru que moins d'un siècle après la signature de la Constitution les États-Unis verraient débarquer annuellement sur leurs bords, un demi-million d'émigrants de toutes les parties du monde ? Comment soupçonner qu'il deviendrait nécessaire un jour d'interdire aux Chinois l'entrée des ports américains sous peine de voir en peu d'années le pays inondé par l'immigration des Célestes et ses ouvriers succomber sous leur concurrence ?

Non, ils ne soupçonnaient rien de tout cela, pas plus que les dames américaines, contemporaines de Washington, ne se seraient doutées qu'un jour viendrait où leurs petites filles seraient assez désobéissantes à douze ans pour ne plus vouloir aller à l'école, et s'arrêter à se marier avant l'âge raisonnable et sans le consentement de leurs parents.

Dans ces temps de bonne simplicité, un homme s'attachait à sa femme et ne cherchait pas à changer d'épouses comme de chemises, encore moins à en prendre deux, trois, quatre à la fois.

Mais l'abus appelle inévitablement la correction.

Aux États-Unis, comme partout ailleurs et peut-être même plus qu'ailleurs on entend crier réforme. Les deux partis politiques qui se disputaient le pouvoir, il y a quelque temps ont inscrit ce mot en tête de leur programme aux élections dernières et en ont fait leur arme principale, dans la grande lutte électorale. C'est reconnaître l'importance de ce mot et l'intérêt qu'il excite dans les masses. Réforme électorale, réforme politique, financière, administrative, réforme partout, dans toutes les branches du gouvernement. Il me semble que lorsqu'on aura suffisamment réformé sur ce grand terrain où l'attention publique se trouve actuellement concentrée au lendemain des élections présidentielles, l'œuvre des réformateurs devra se poursuivre sur un autre terrain, celui des mœurs.

Quelles mesures adoptera-t-on pour réformer la législation sur le mariage, diminuer autant que possible les abus qui se commettent de ce côté, soit par des unions hâtives, soit par des divorces trop fréquents et non justifiés, ou, pis encore, par la polygamie ?

Les lois européennes, de la France par exemple, sont efficaces, mais trop compliquées et trop sévères. Personne ne songerait sérieusement à les implanter aux États-Unis, parce qu'elles ne sont pas dans les mœurs du pays. Si les droits des parents doivent être respectés, ceux des enfants doivent l'être également. On peut reprocher à la France de faire trop pencher la balance du côté des parents, et à l'Amérique de la faire trop pencher du côté des enfants.

La liberté des enfants doit être respectée. D'accord. Mais à quel âge cette liberté doit-elle entrer en ligne de compte ? On peut certainement fixer cet âge, mais pour que cette détermination passât réellement dans la pratique, ne serait-il point nécessaire d'introduire dans l'administration l'état-civil, tel qu'il existe en France ? Pourrait-on se fier complètement au témoignage intéressé des parents et amis ?

Sans modifier si profondément la législation existante, il me semble que l'on aurait déjà fait un grand pas si l'on voulait seulement mettre le mariage au niveau des contrats ordinaires de la vie civile.

Cela semble drôle, mais c'est la vérité.

La loi exige des publications pour une vente, et aucune pour le mariage, dans certains États.

Une simple publication officielle de 8 jours avant le mariage, l'obligation de célébrer cette cérémonie dans le district où l'un des deux futurs conjoints à son domicile, de fournir des bons témoins connaissant bien les mariés, empêcheraient déjà bien des folies de gamins, sans mettre obstacle aux désirs, légitimes des jeunes gens sérieux et en âge.

Tel qui reculerait devant un véritable enlèvement, comme il existe en France, et la perspective de rester seulement huit jours dans un état non légal, n'hésite pas devant la possibilité de se marier légalement, d'une façon tout à fait sommaire, à n'importe quelle heure, devant un juge, un maire, un ministre d'un culte quelconque, intéressé souvent par l'espoir d'un gain, à fermer les yeux.

Le divorce demande à être établi sur des bases moins élastiques. L'expérience indique suffisamment les réformes à y opérer.

Quant à la polygamie, les nouvelles dispositions légales indiquées pour le mariage la rendraient moins facile et moins fréquente. Pour la rendre complètement impossible, il faudrait la production de pièces justificatives qui entraîneraient l'adoption de l'état civil.

* *

LA FEMME EN POLITIQUE.

Sans avoir jamais donné à la question toute l'attention qu'elle mérite, j'incline à croire que la femme est appelée tôt ou tard à transformer le monde politique et social. Dans tous les cas on peut discuter l'opportunité présente d'accorder le suffrage universel aux femmes et de les mettre politiquement à la hauteur des hommes, sans leur contester le droit qu'elles y pensent avoir.

Si la solution du problème ne dépendait que de la reconnaissance théorique de ce droit, un vote pur et simple le consacrerait probablement bientôt. Mais est-il nécessaire d'ajouter qu'en politique il y a d'autres considérations que celles du droit abstrait, et qu'avant d'adopter une mesure, il s'agit d'en bien mesurer les conséquences.

Quelles seraient donc les conséquences de l'adoption du suffrage féminin ?

Les uns prétendent qu'il n'y aurait rien de modifié profondément, du moins dans les premiers temps. Ils en donnent pour raison que la femme n'étant pas habituée à son rôle électoral voterait suivant les inspirations de son mari ou de ses proches.

Il n'y a pas à s'y fier. C'est méconnaître le naturel quelque peu taquin de la femme. Libre tout d'un coup, et armée d'une arme terrible, elle nous ferait payer cher, probablement, toutes les restrictions imposées jusqu'alors, à son sexe, ne voyant là dedans qu'une petite malice ou une vengeance toute naturelle.

Le vote féminin aurait certes une influence très désirable dans toutes les questions d'éducation, de mœurs, de moralité pour lesquelles la nature dispose la femme bien autrement que nous. Elle ne reculerait point devant des considérations budgétaires, pour arrêter l'expansion formidable donnée de nos jours au commerce des liqueurs, du tabac, aux maisons de jeux, à tous les autres d'abrutissement et de débauche patentés par l'État. Une commission suisse nommée récemment pour faire un rapport sur les moyens propres à enrayer les progrès de l'alcoolisme déclare n'en trouver aucun. Restreindre le commerce de l'alcool, c'est en effet s'attaquer à la meilleure source des revenus publics. Elle proclame donc que le cabaret, est une institution utile où l'ouvrier va se reposer des fatigues de la journée, et que l'excès de l'alcool est blâmable.

Croyez-vous qu'une commission de femmes eût adopté de semblables conclusions ? C'est peu probable. La femme répondrait que son mari peut aussi bien se reposer et boire un verre de vin au foyer domestique et au milieu des siens.

Voilà le terrain où la femme ferait œuvre utile. Quant aux hautes questions politiques, son édu-

(*) Fiction poétique.

cation ne l'y a pas préparée. Elle y apporterait certainement, cette sensibilité, cette délicatesse, qui font le charme de son sexe dans la vie privée, mais qui bouleverseraient tout de fond en comble dans la vie publique.

Figurons-nous, en France, par exemple, une majorité féminine à la chambre, devant les grandes questions du jour ; les questions militaires et l'expansion coloniale. Si d'un côté, il y a en jeu la sécurité et l'agrandissement de la patrie, il y a de l'autre les rigueurs et les charges du service militaire, les champs de bataille et les larmes des mères. Quel sentiment l'emporterait chez elles, l'amour de la patrie ou l'amour maternel ?

Il n'en serait pas de même aux États-Unis où le gouvernement a peu à compter avec les questions de politique extérieure.

En attendant, la femme fait bien de s'exercer à la vie publique dans les sphères où son utilité peut s'exercer davantage.

Louis de Saintes.

FIN

LE DOCTEUR KOCH

AUTEUR DE LA GUÉRISON DE LA CONSOMPTION
(Voir gravure)

La découverte d'un remède efficace contre la consommation a provoqué dans le monde entier, parmi les hommes de la science comme parmi le commun des mortels, une intense curiosité. Toutes les nouvelles qui arrivent de Berlin à ce sujet confirment les résultats heureux des recherches du docteur Koch. Cependant rien n'est encore clairement établi et il est à souhaiter que la lumière se fasse promptement sur ce grand problème de la guérison des maladies tuberculeuses, et particulièrement de la tuberculose pulmonaire.

Le monde savant commence à s'impatienter et le doute ne peut tarder à se faire jour si le savant professeur garde trop longtemps le secret sur ses importantes découvertes.

Le savant professeur Koch a publié la semaine dernière dans le "Medicinishe Wochenschrift" un article intitulé : "Nouvelles communications sur la guérison de la tuberculose et sur les expériences que le docteur Libbertz et le chirurgien major Prühl ont faites à ce sujet sous la direction du professeur Koch."

Dans cet article le professeur dit qu'il n'est pas encore prêt, pour le moment, à indiquer la source d'où dérive la matière curative qu'il emploie ; il ne peut pas non plus expliquer maintenant la manière de la préparer. Il donne pour raison qu'il n'a pas encore terminé toutes les expériences nécessaires à ce sujet.

Cependant, les personnes qui veulent se procurer du vaccin peuvent en obtenir du docteur Libbertz, qui demeure à Berlin, au No 28, de la rue Lueneburger. On dit que le vaccin est un liquide brun et transparent ; il n'est pas exposé à se gâter. Quand on l'ingurgite dans l'estomac, il ne produit aucun effet. Il faut qu'il soit injecté sous la peau au moyen d'une seringue. L'injection se fait dans le dos, entre les deux épaules et en se rapprochant des reins.

En faisant les expériences on a constaté que les êtres humains sont plus susceptibles que les cochons de l'Inde à ressentir les effets de cette nouvelle substance. Deux centimètres cubes du fluide injectés à un cochon d'Inde n'ont produit que peu ou pas d'effet, tandis que les vingt-cinq centièmes d'un centimètre cube injectés à un homme vigoureux et en bonne santé l'ont fortement affecté.

L'effet produit par une injection du fluide sur une personne atteinte de la tuberculose se manifeste d'une manière bien plus sensible chez les malades dont l'affection tuberculeuse est extérieure, comme, par exemple, dans le cas de lupus. Les changements qui surviennent chez les malades, dans ces cas-là, démontrent d'une manière surprenante les effets spécialement antituberculeux de ce remède.

Dans certains cas, les effets se produisent après une seule injection, et alors il reste une cicatrice rouge et unie. Les effets ne s'étendent pas au-delà de la partie de la peau où se trouve le lupus. Ces modifications sont moins visibles dans les cas de tuberculose des grandes lymphatiques, des articulations des os, mais on peut néanmoins les apercevoir distinctement. Dans ces derniers cas, le malade a plus d'enflure et souffre davantage que pour un lupus. Quant à la réaction produite sur les personnes par l'injection du fluide on ne peut s'en rendre compte ; on remarque cependant une recrudescence de toux et d'expectoration.

Dans toutes les expériences qui ont été faites dans les cas de tuberculose qui existent réellement on a constaté la réaction signalée ci-dessus, même si l'on n'avait injecté qu'un centième de centimètre cube ou fluide. On peut donc affirmer sans crainte que cette injection du fluide est un auxiliaire indispensable pour reconnaître la tuberculose et que son emploi est très utile dans les cas douteux de phthisie au début.

Le professeur Koch a la ferme confiance que sa méthode guérira certainement un commencement de phthisie. Mais cette guérison sera-t-elle complète et définitive, c'est ce qui n'a pas encore été clairement prouvé. Il sera nécessaire de faire d'autres expériences et d'employer le remède d'une manière continue pour en arriver à résoudre cette question.

Les malades atteints de la tuberculose des poumons bien prononcée sont bien plus sensibles au remède que ceux qui souffrent d'une affection tuberculeuse chirurgicale. Dans presque tous les cas, les poitrinaires ont éprouvé une forte réaction, même lorsqu'ils n'avaient reçu qu'une faible injection. Il en résulte qu'à de tels malades il ne faut donner d'abord qu'une faible injection, deux millièmes de centimètre cube, même un millième. De cette faible dose, pour commencer, on peut arriver peu à peu à de fortes quantités que le malade supporte facilement. C'est ainsi que dans les expériences sur des poitrinaires, le professeur en est arrivé à leur injecter plusieurs centièmes de centimètres cubes à la fois, sans qu'ils éprouvent de fièvre, ni aucune réaction apparente. Les poitrinaires, qui ont encore de la vigueur, les supportent plus facilement et les bons effets se font sentir plus vite. En règle générale, la toux et l'expectoration augmentent après la première injection ; elles diminuent ensuite peu à peu pour disparaître complètement dans les cas où il y a guérison.

MUSICIENNES JAPONAISES

(Voir gravure)

Cette jolie toile, d'un exotisme si élégant et si gracieux, figurait au salon du Champ de Mars (Paris), où elle était fort appréciée.

Ne dirait-on pas une scène cueillie dans le ravissant livre de Pierre Lotie : *Madame Chrysanthème*, et n'est-ce pas l'héroïne elle-même de ce roman poétique comme un conte, qui nous apparaît souriante sous les traits de cette musicienne bizarre, de cette piquante *mousmé* qui tient d'une main si délibérée les baguettes de son tympanon.

Cette originalité fantaisie est pleine de caractère, et l'heureuse couleur de ce tableau pimpant a fixé les regards de tous les amateurs, et nous croyons intéresser nos lecteurs en en donnant une reproduction dans le MONDE ILLUSTRÉ.

L'IMMACULÉE CONCEPTION A N.D. DE BONSECOURS

Lundi soir, fête de l'Immaculée Conception, il s'est terminé, à Notre-Dame de Bonsecours, une retraite de jeunes gens, pour l'heureux succès de laquelle nous ne saurions nous empêcher de féliciter et l'organisateur le Rév. M. Bedard, P. S. S., et le prédicateur, le Père Alexis, de l'ordre des Capucins, d'Ottawa, et les retraitants, les jeunes gens de la classe instruite de la paroisse Notre-Dame, sous les auspices du cercle Ville-Marie.

Une touchante cérémonie a eu lieu ce soir-là,

dans l'antique et pieuse chapelle. Au sein de cette assistance recueillie, parmi les concerts de cette musique splendide, cet acte de consécration solennel à la Vierge Mère, tous ces fronts de vingt ans inclinés par la foi sur les dalles du sanctuaire, tous ces jeunes cœurs tressaillant de douce satisfaction et de sainte espérance, l'enthousiasme religieux (sans enthousiasme pas de jeunesse) qui saturait cet atmosphère béni. C'était une scène sans pareille, un spectacle inoubliable ! Digne couronnement de ces exercices que l'on avait vu suivre avec tant de persévérance par ces jeunes retraitants, malgré les vents et les tempêtes de la dernière semaine. La dernière allocution du dévoué fils de saint François d'Assises a été touchante et persuasive, pratique comme toutes celles qu'il avait faites auparavant. Somme toute, ce sont des jours bénis de Dieu ces jours de retraite, puissent-ils se renouveler pour le plus grand bien de ceux à qui il est donné de pouvoir en profiter !

Au nom de la jeunesse reconnaissante, merci au Rév. M. Bedard, P. S. S., merci au saint et zélé Père Alexis, les deux âmes de cette petite campagne religieuse si vaillamment conduite, si heureusement terminée.

J. S.-E.

PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de novembre a eu lieu samedi, le 6 décembre dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant

1er prix	No.	44,499....	\$50.00
2e prix	No.	11,092....	25.00
3e prix	No.	7,39....	15.00
4e prix	No.	16,192....	10.00
5e prix	No.	23,388....	5.00
6e prix	No.	4,132....	4.00
7e prix	No.	12,534....	3.00
8e prix	No.	7,167....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

105	6,823	12,778	20,987	27,015	36,764
112	7,848	13,121	20,990	27,905	37,112
229	8,583	13,221	22,385	28,647	37,872
454	8,951	14,317	22,664	29,621	38,116
1,419	8,954	15,085	24,330	29,808	38,806
1,674	9,068	15,859	24,906	30,552	39,147
1,746	9,774	16,407	25,084	31,804	39,328
2,445	10,030	16,940	25,144	33,424	39,600
3,619	10,250	18,015	25,467	34,625	40,853
4,557	10,519	18,128	26,042	34,877	42,836
5,262	10,743	18,190	26,729	35,573	43,244
5,424	11,980	19,524	26,738	35,825	43,221
6,031	12,163	19,736	26,746	36,300	43,821
6,789	12,339	20,436	26,826	36,443	44,134
6,821	12,358				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exemplaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois de NOVEMBRE sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

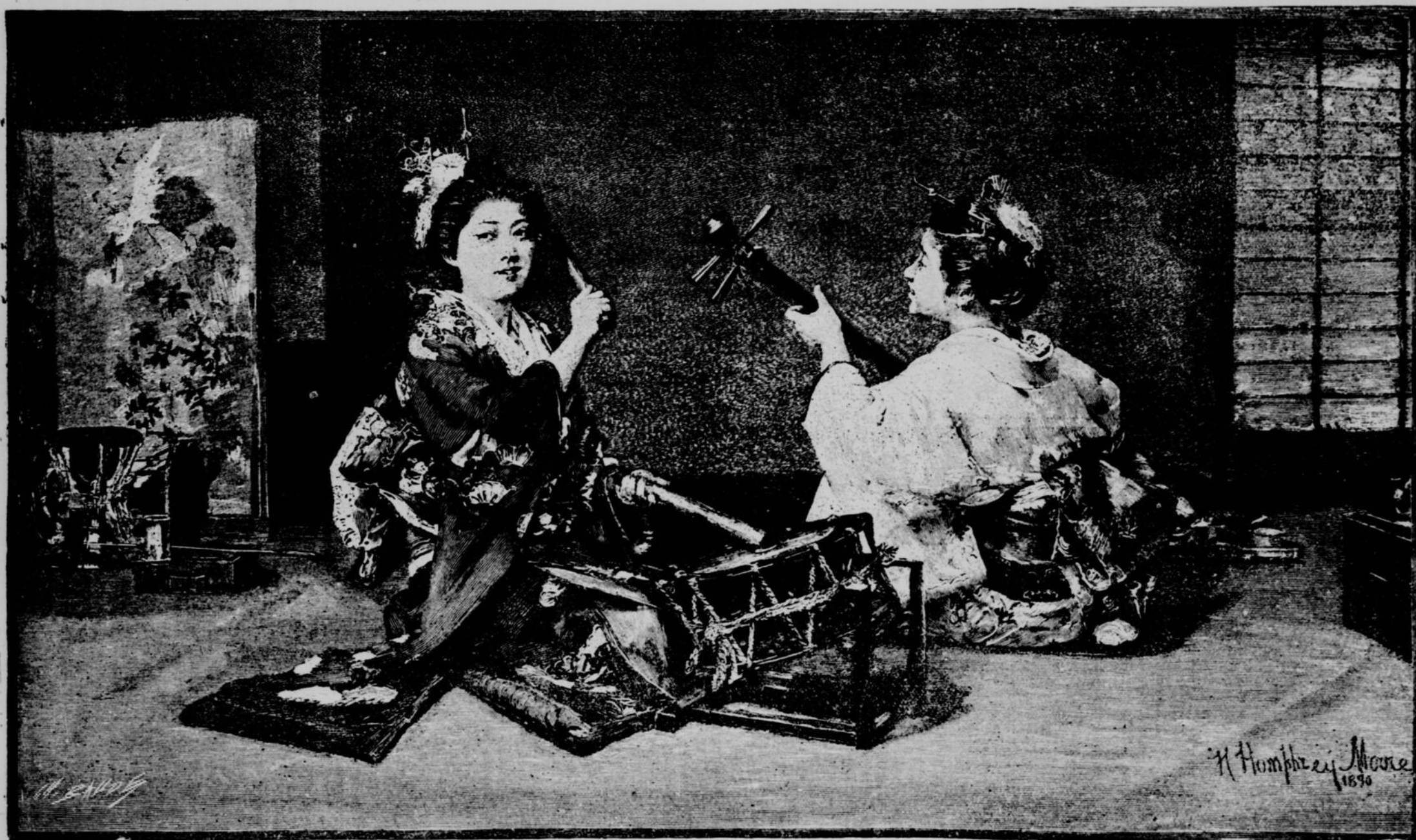
Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No. 264, rue Saint Jean, Québec.

La vieillesse est une voyageuse de nuit ; la terre lui est cachée, elle ne voit que le ciel brillant au-dessus de sa tête.—CHATEAUBRIAND.

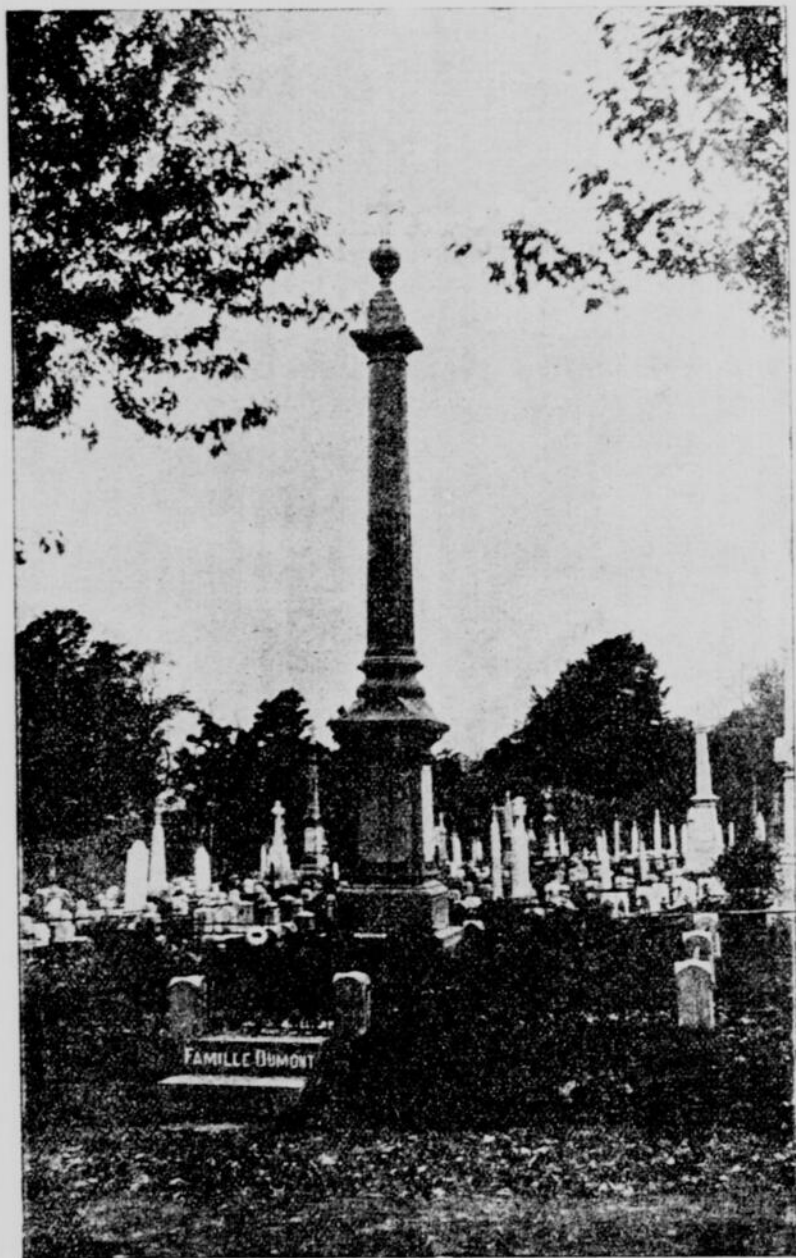
Les Révolutions sont des incendies qui couvent longtemps et l'on traite de fou celui qui crie au feu avant qu'il n'éclate.—G. M. VALTOUR.

Pensée d'un pêcheur à la ligne :

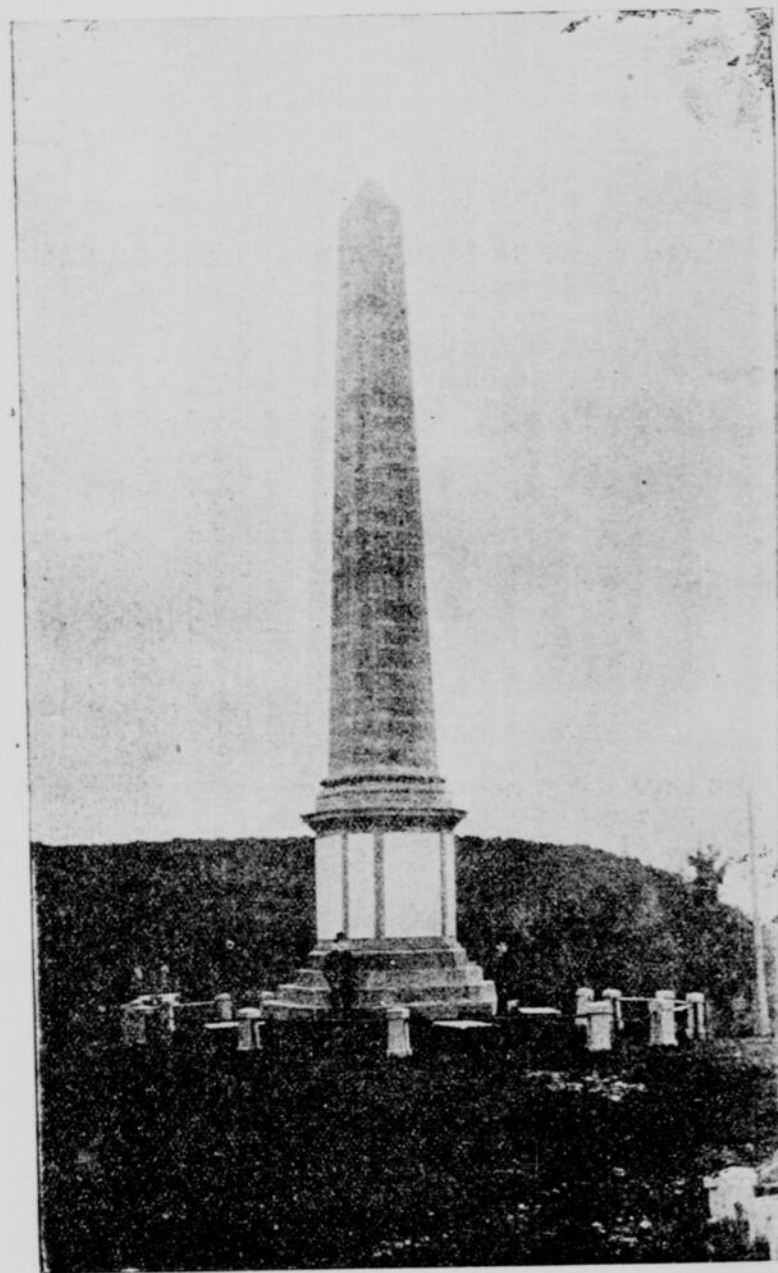
L'homme n'est ici-bas qu'un malheureux goujon !
La ligne, c'est la femme à traîtresse figure ;
Son baiser, c'est l'appât ; l'amour, c'est l'hameçon.
Le mariage, la friture !



BEAUX-ARTS. — MUSICIENNES JAPONAISES. — TABLEAU DE M. HOMPHEY-MOORE



MONUMENT DE LA FAMILLE DUMONT



MONUMENT DES PATRIOTES DE 1837-38

UNE VISITE AU CIMETIERE DE LA COTE-DES-NEIGES

Photographies J. N. Laprés—Photo gravures Armstrong



L'ÉTOILE DE BETHLEEM

On s'apprête à l'Observatoire, à étudier avec soin un phénomène qui doit se produire cette année. Une sixième étoile va venir s'ajouter aux cinq étoiles de la constellation de Cassiopée. C'est, paraît-il, la septième fois seulement que l'on verra briller cet astre depuis le commencement de l'ère chrétienne. On prétend même, dans le monde des astronomes, que cette étoile est celle qu'on a appelée l'étoile de Bethléem et qui jouirait de la curieuse particularité de n'apparaître que tous les 270 ans.

* * * *

LES FILTRES

On emploie souvent le sable comme matière filtrante; cependant son action est essentiellement différente de celle du noir animal, et il est bon d'en faire l'observation.

Le sable laisse passer les matières organiques, surtout dans les filtrages rapides. Il ne faut pas s'en servir pour filtrer les eaux suspectes, à moins que les eaux n'aient à faire un long parcours à travers la couche filtrante. Sous l'influence de l'oxygène, les eaux perdent alors peu à peu leurs matières organiques. Mais le meilleur filtre est évidemment le noir animal ou, à un degré moindre, le charbon de bois. Les matières organiques et les sels tenus en dissolution dans l'eau sont retenus dans une grande proportion.

* * * *

MOYEN POUR BIEN SÉCHER LES CHAUSSURES

Nous étions à la campagne, un soir, en compagnie de ma vieille tante, et, pris par une terrible pluie d'orage, nous entrâmes tous avec des chaussures tellement mouillées qu'il paraissait impossible de les reprendre le lendemain... Et nous n'avions tous, n'étant pas chez nous, que cette seule paire de bottines en cuir... Si nous les mettions auprès du feu, elles se rétréciraient et seraient perdues.

—Est-ce qu'il n'est pas possible d'avoir ici de la farine d'avoine? demanda ma vieille tante à la maîtresse de la maison. Sur sa réponse affirmative, et la farine apportée, on en remplit toutes nos bottines et les bottes masculines.

Le lendemain matin, la farine, gonflée, avait absorbé toute l'humidité de nos chaussures, et nous pûmes les reprendre sans le moindre inconvénient.

Ma vieille tante fit recueillir toute cette farine dans un sac, que l'on mit sécher auprès du feu, et elle pourra servir d'autres fois encore, dans les mêmes circonstances.

* * * *

CARTE DU CIEL

Les préparatifs de l'exécution de la carte photographique du ciel, qui va donner dans deux ou trois ans la position exacte, pour la fin de ce siècle, de trente à quarante millions d'étoiles, se poursuivent très activement, depuis 1887, dans les dix-huit observatoires des deux hémisphères associés pour ce travail. Ils seront bientôt terminés. Cette œuvre considérable, due à l'initiative de l'Observatoire de Paris, où se sont réalisés les progrès dans la photographie stellaire qui l'ont rendue possible, va être entreprise partout à la fin du printemps prochain, immédiatement après la troisième et dernière réunion du comité international convoquée à l'Observatoire de Paris, le 30 mars 1891.

M. Bischoffsheim, membre de l'Institut, ayant appris que, par manque de budget spécial, le comité international ne pouvait faire construire un appareil de mesures indispensables pour les dernières expériences, a spontanément adressé au pré-

sident du comité, M. le contre-amiral Mouchez, la somme de dix mille francs nécessaire à la construction de cet appareil. C'est un nouvel et important service rendu aux sciences par M. Bischoffsheim.

UN BIENFAIT N'EST JAMAIS PERDU

Dans les premiers jours du printemps de 18..., j'étais à Naples, la ville merveilleuse qui se mire dans l'azur de sa baie féérique, entre le Pausillippe en fleur et le Vésuve au blanc panache, sous un ciel toujours pur et rayonnant.

Un de mes plus grands plaisirs était d'aller seul, dans un léger canot à la voile bariolée, voguer sur les flots bleus, pour atterrir tantôt à cette magie de la nature qui s'appelle Sorrente, en fredonnant le refrain fameux :

Sorrente, Sorrente
Sur la rive odorante

Les jours passent riants et clair....

Tantôt sur les rivages enchantés de Pouzzoles ou de Baïa, ou bien aux bords, aujourd'hui désolés, de la ravissante Ischia.

Je ressentais d'indicibles ivresses, sur mon frêle esquif, à me trouver seul entre le ciel et l'onde, admirant de toute mon âme émue de reconnaissance, la splendeur du Créateur dans les splendeurs de la création.

Je m'oubliais ainsi pendant de longues heures sur la vague écumeuse, dans la contemplation et la rêverie, n'ayant d'autres témoins après Dieu que les aleyons aux ailes blanchâtres.

Un jour, je m'oubliai si profondément au berceement de l'onde, dans ma méditation solitaire, que je ne vis pas poindre à l'horizon, du côté de l'île de Procida, un nuage noir et menaçant. Il accourait avec une vitesse vertigineuse, dévorant pour ainsi dire l'azur du ciel, et recouvrant la nature d'un immense voile de deuil.

Lorsque je compris le danger, je voulus fuir sous le vent et gagner la côte en devançant l'orage; mais il était trop tard : la tempête éclata comme la foudre, terrible, sinistre; vingt fois, quoique j'eusse cargué la voile, je faillis être englouti.

Je recommandai mon âme à Dieu, tout en m'efforçant de tenir bon contre la tourmente; lutte aussi acharnée que stérile, le canot était effroyablement secoué par les vagues en fureur, et la rame était impuissante.

J'allais perdre courage et renoncer à l'espoir, lorsque, à travers la brume orageuse, il me sembla percevoir une barque de pêcheur, vigoureusement menée, qui de la côte se dirigeait vers moi. Il fallait un sentiment bien puissant d'humanité, un courage réellement héroïque, pour affronter ainsi la mort afin de sauver la vie à un inconnu.

Avec quelle effusion de gratitude, je suivais du regard la barque du salut; avec quelle joie je m'aperçus qu'elle se rapprochait de mon chétif canot, malgré les déchaînements de la tempête!

Vaine espérance! Je vis tout à coup s'avancer, avec une effrayante rapidité, une formidable montagne d'eau, qui retomba brusquement sur moi comme une avalanche de mort....

Lorsque je repris mes sens, j'étais chaudement couché sur un lit rustique, dans une humble chambre tapissée d'images pieuses, où flambait un grand feu, devant lequel séchaient mes vêtements.

Un homme, un pauvre pêcheur, me regardait avec une expression vive d'affectueuse sollicitude.

—Etes-vous mon sauveur? dis-je en lui tendant les mains.

—Le bon Dieu l'a permis! répondit-il avec une touchante simplicité. Mais parlons bas, signor, de peur de réveiller les petits qui dorment là au pied de votre lit.

—Ce sont vos enfants?

—Oui, Piéto et Paolo, mes deux chères consolations depuis que le bon Dieu m'a repris ma pauvre bonne Mariola, leur mère.

—Comment vous appelez-vous?

—Gennaro Vacca, signor, pour vous servir.

—Oh! vous m'avez déjà servi, mon cher et vaillant sauveur, et les paroles me manquent pour vous exprimer mon admiration et ma reconnaissance.

Quel cœur d'or que ce brave Gennaro! J'eus toutes les peines du monde à lui faire accepter tout ce que j'avais d'argent à Naples.

—Je prends cela, me dit-il avec une fierté affectueuse, puisque vous le voulez, mais seulement pour mes deux petits. Si je venais à mourir, moi aussi, ils seraient seuls au monde! Votre présent me permettra de mourir en paix, et à eux de vivre plus heureux que leur père.

Ils étaient charmants, les "deux petits", avec leurs grands yeux noirs et leur teint déjà bistré. L'aîné avait cinq ans, le plus jeune en avait quatre; je les avais pris en affection et j'allais souvent m'amuser de leurs jeux, et aussi me reconforter l'âme de leur piété naïve et touchante.

Quand je quittai Naples, ils pleurèrent comme leur excellent père en m'embrassant, je promis à Gennaro de lui écrire, et je tins promesse, mais je ne reçus pas de réponse; je recevais plusieurs fois sans être plus heureux; puis mes lettres cessèrent.

Six ans se passèrent au bout desquels l'envie me vint de revoir Naples.

Mon premier soin fut de courir chez mon sauveur; la chaumière du pêcheur était vide et visiblement abandonnée.

Je fis de nombreuses démarches pour arriver à savoir ce qu'étaient devenus Gennaro et ses enfants, mais sans aucun résultat.

Une nuit, je gagnais à pied mon hôtel, lorsque, sur le quai de Chiaïamone, au clair des étoiles, j'aperçus deux pauvres enfants du peuple endormis sur la pierre.

Emu de pitié, je les réveillai en leur tendant plusieurs pièces blanches.

Tenez, enfants, prenez cela, et retournez chez votre mère.

—Nous n'avons plus de mère, répondit le plus grand d'une voix brisée.

—Alors retournez chez votre père.

—Notre père a rejoint notre mère chez le bon Dieu!

—Pauvres petits! Etes-vous donc sans parents et seuls au monde?

—Oui, seuls au monde! murmura le plus jeune avec une poignante angoisse.

—Comment vivez-vous?

—Nous balayons les rues, et l'on nous donne cinq sous par jour. Quand mon frère Paolo sera plus grand, nous gagnerons dix sous par jour.

Le nom de Paolo me fit tressaillir.

—Et toi, quel est ton nom? demandai-je avec une inexprimable anxiété.

—Piéto, signor.

—Seriez-vous Piéto et Paolo Vacca? m'écriai-je au comble de l'émotion.

—Oui, monsieur... Mais comment savez-vous notre nom de famille? demandèrent en même temps les enfants avec surprise.

—Gennaro Vacca, le pêcheur de Sorrente, m'a sauvé la vie, il y a six ans, lorsque j'ai été perir dans les flots, et c'est Dieu qui m'envoie à mon tour pour sauver ses chers petits.

—Quoi! vous êtes le signor français qui nous choyait avec tant de bonté?

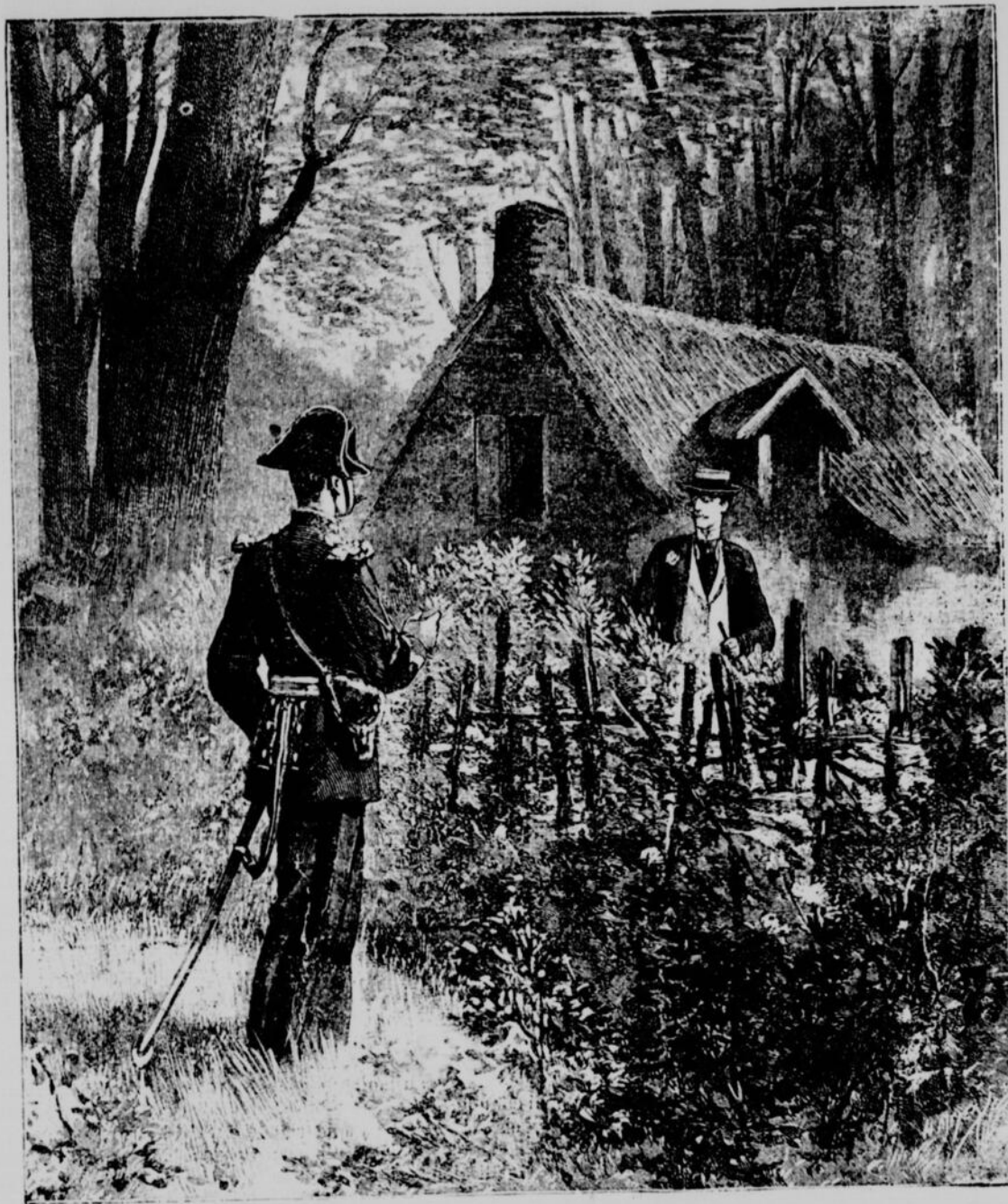
—Oui, mes enfants, oui! répondis-je avec une joie débordante. Venez, suivez-moi, et chemin faisant, racontez-moi la fin de votre vaillant père.

Je sus bien vite que Gennaro Vacca était mort, quatre ans après mon départ de Naples, en voulant sauver des pêcheurs qui se noyaient et comme, de peur des larrons, il portait son pécule dans une ceinture qui ne le quittait pas, mon riche présent avait sombré avec lui, et les "deux petits" avaient depuis lors traîné une affreuse vie de misère. Ils m'affirmèrent que leur père n'avait jamais reçu de lettre de moi, peut-être avais-je mal mis l'adresse, et que parfois même il disait, non sans amertume : —Tous oublieux, ces Français!...

Ce que je fis, vous l'eussiez tous fait comme moi. Après un bon repas à l'hôtel, et une bonne nuit de repos, je menai Piéto et Paolo chez un tailleur qui les habilla tout à neuf; puis, je les conduisis dans un pensionnat où ils achevèrent en ce moment leur éducation. Ce sont deux braves petits cœurs comme leur père, et je bénis Dieu tous les jours de m'avoir mis à même de prouver aux enfants de Gennaro et de Mariola qu'un bienfait n'est jamais perdu.

OSCAR DE POLI.

FLEUR - DE - MAI, Feuilleton du "Monde Illustré"



Charmé de vous rencontrer, monsieur le comte.—Page 521, col. 3

PREMIERE PARTIE

LA TIOTE

(Suite)

Il se reprochait l'acte qu'il avait commis, tout en cherchant à le discuter avec sa conscience.

Les allures, le parler, le visage de l'homme qu'il avait sauvé, di aient hautement ce qu'il était, c'est-à-dire un bandit de la pire espèce.

—Après tout,—se répétait le comte Fédor, en s'excusant,—cet homme, fût-il le dernier des assassins, avait franchi le seuil de ma maison ; il était chez moi, sous mon toit, je n'avais pas le droit de le livrer.... Par un hasard providentiel, il se trouve qu'il peut,—il affirme du moins,—me rendre le plus grand des services.... Mais ne m'eût-il rien offert, non, je ne devais point trahir les devoirs de l'hospitalité.

Romain se doutait-il de ce qui se passait dans

l'esprit de son hôte forcé?... Ce fut sans doute pour répondre à cet ordre d'idées qu'il dit, la bouche pleine :

—Vous devez vous demander comment je suis tombé chez vous comme un obus et pourquoi vos gardes et les gendarmes me donnaient une chasse à tout casser, comme si j'étais un chien enragé.... Faut pas croire que j'aie commis les cent dix-neuf coups, au moins.... Il n'y a pas tant de bobo qu'ça.... Il n'y a rien de brisé.... Voilà la chose. Ma femme avait des économies et elle ne voulait pas me donner un sou. Pendant qu'elle était absente, j'ai trouvé sa cachette et.... j'ai étouffé la galette.... C'est pas plus malin qu'ça. Alors elle a crié, hurlé, braillé, et les gendarmes ont commencé à me courser comme vous avez vu.... Dans tout ça n'y a pas de quoi fesser une puce.... pas vrai....

Le comte ne l'écoutait pas.... Sa pensée allait à cette enfant perdue que la mère et lui pleuraient depuis tant d'années.

Romain dévorait. La poularde était en train

d'y passer tout entière et les tranches de pain l'accompagnaient—se succédant sans interruption.

—Bonne maison,—grognaient le convive improvisé

en avalant et tordant, et quel vin.... chenu !....

—du Moët,—je prendrais bien pension ici. Ce

que c'est la chance !.... Quand je pense que Fil-

de Soie vit tous les jours pareil !.... Potence de

Fil-de Soie !.... mais il sait se retourner, lui !....

Ce n'est pas comme moi !.... Mais si je remets

jamais la main dessus.... nous allons en brasser

des affaires.... Faut pas que je me plaigne d'ail-

leurs.... c'est pas déjà si mal, ce que j'ai là, or

et billets.... ça compte, et les cent mille balles

en plus.... ça va faire un joli p-chon !

Le comte cependant, après bien des hésitations, se décidait à parler.

—Et cette enfant ?.... où se trouve-t-elle ?....

—Oh ! pas bien loin d'ici, mais je ne peux pas

vous dire l'endroit.

Et Romain murmura tout bas :

—Il est bon, lui, s'il croit que je vais tout simplement comme ça lui débiter le truc.

Mais pour rassurer le comte, il ajouta aussitôt :
— Oh ! nous y arriverons, allez, et facilement encore... Ça ne sera pas malin... Seulement faut pas nous presser...

Subitement il devint très pâle et sa fourchette lui échappa des mains.

— Qu'avez-vous ? — lui demanda le comte.

— Rien ! rien ! J'avais cru entendre quelqu'un.

— Vous pouvez vous rassurer, on n'entrera ici qu'à mon appel.

Romain n'avait rien entendu du tout.

Il venait seulement de se rappeler de quelle façon il avait quitté la Glandière.

— C'est qu'elle doit être dans un joli état, la Petite — pensait-il, — elle était enragée, et naturellement j'ai été obligé de cogner dur... Je lui ai collé un gnon énorme... Bah !... J'ai la chance pour moi... Elle n'aura été qu'étourdie... Seulement, il faudrait gagner du temps... Autant vaudrait que le patron ne la voie que plus tard... Oui, mais le moyen de le faire attendre ?... Il a l'air pressé, cet homme...

Et alors, fermant les yeux, le regardant à travers ses paupières plissées, il lui demanda :

— Vous croyez qu'il ne vaudrait pas mieux attendre deux ou trois jours ?

Le comte Fédor se leva, en proie à une grande agitation.

— Cet homme cherche à me tromper... Maintenant que je l'ai sauvé, il veut me glisser entre les doigts... C'est certain... Peut-être ne sait-il rien... Peut-être m'a-t-il adressé ces paroles qui m'ont tant remué, au hasard, affolé... Elles ont touché juste par la plus étrange des coïncidences...

Et une affreuse douleur le mordait au cœur, en songeant que cette nouvelle espérance allait être encore déçue...

— Non !... Non !... — dit-il en marchant à grands pas à travers la chambre, — sitôt que votre faim sera apaisée, que vous serez métamorphosé, en un mot que vous serez rendu méconnaissable, nous partirons...

— Et comment irons-nous là ?

— J'ai un cocher russe qui n'entend pas un mot de français, il n'a rien compris à la poursuite dont vous avez été l'objet... Je donnerai l'ordre qu'il se tienne prêt au milieu de la nuit à conduire un coupé fermé... Vous voyez que toutes nos précautions seront prises et que vous ne courez aucun risque.

— N'y a pas à dire, — murmura Romain, — faut marcher.

Et tout haut :

— Ça sera comme vous voudrez...

Il venait de terminer son plantureux repas. La poularde, jusqu'au dernier aileron, y avait passé. Maintenant il sirotait un verre de délicieuse eau-de-vie, en pensant à sa bonne chance et en faisant tous les vœux pour la malheureuse petite créature qu'il avait assommée.

Et Irma ?

Quand il s'approcherait de la Glandière, qu'est-ce qu'elle dirait, alors qu'elle reverrait celui qui venait de lui enlever son argent ?

— Bah ! — fit-il, — au petit bonheur... Je prévoirai l'autre au dernier moment et je ne me ferai pas voir... Enfin, je saurai bien m'arranger... Faut bien me débrouiller pour cent mille francs...

Il était maintenant dans le cabinet de toilette du comte, entouré de bougies, et d'une main ferme il abattait sa barbe.

Et le voilà se bichonnant, se frisotant, se parfumant et travaillant à un Romain Coubrieu absolument méconnaissable.

Il gardait la moustache et s'aplatissait les cheveux qui s'assouplissaient grâce à une forte onction de brillanteine.

Le cou de taureau de Romain ne pouvait tenir dans les chemises du comte. Il fallut avoir recours à une chemise de nuit. Un chapeau de voyage se prêta à merveille à la circonstance.

Une blouse de chasse à plis fut endossée sans difficulté. Recouvert d'un ample macfarlane, le costume se trouvait parfaitement complété.

Mais pour les chaussures, ce fut le diable.

Si le comte Fédor était large d'épaules, il avait le pied fin et cambré, et dame les pieds lar-

ges et plats de Romain ne pouvaient trouver place dans les bottines du comte.

— Bon Dieu de bon Dieu ! — grondait Romain, en suant sang et eau, — a-t-on idée d'avoir des pieds comme ça...

— Attendez ! — dit le comte, — j'ai une idée.

Et il alla chercher une paire de bottes de neige, destinées à être mises par dessus des chaussures de voyage.

— Là, — fit Romain, en y entrant cette fois sans difficulté, — ça y est, mais ça n'a pas été sans peine.

Tous ces préparatifs, et le copieux souper de Romain avaient pris un temps considérable.

La nuit était avancée lorsque Romain eut mis la dernière touche à sa toilette.

Maintenant il se pavait devant l'une des grandes glaces du cabinet de toilette.

A cet instant il pouvait être bien tranquille, il était absolument méconnaissable.

— Faut pourtant attendre encore, — dit-il au comte, — en voyant celui-ci dévoré par l'impatience.

— Attendre, pourquoi ?

— Tiens ! vous croyez que l'on se lève dans les maisons au milieu de la nuit... On ne nous ouvrirait pas, on se méfierait... Dame, mettez-vous à la place des gens qu'on viendrait réveiller à deux ou trois heures du matin pour avoir des explications...

Le comte fut obligé de s'incliner devant la justesse de cette observation.

— Eh bien ! — si vous le voulez, — fit Romain qui tombait de sommeil, je vas piquer un léger chien en douceur, dans un coin, et au jour, avant que votre monde soit levé, nous décanellerons sans tambour ni trompette.

— Tenez, — fit le comte Fédor en poussant la chaise longue dans le cabinet de toilette, — étendez-vous là et dormez... Pendant ce temps, je vais m'occuper de notre voyage et donner des ordres...

Le comte ferma à double tour le cabinet de toilette, et s'adressant à son valet de chambre qui avait répondu à son appel :

— Vous direz à Romir de venir me parler. Puis tout le monde pourra se coucher, je n'aurai besoin de personne.

— Je me permettrai de faire remarquer à M. le comte que le service de nuit...

— Je n'ai besoin de rien, ni de personne, — s'empressa de répondre le comte Fédor, — je me servirai moi-même.

Le valet de chambre se retira aussitôt et quelques instants plus tard, Romir pénétrait dans la chambre de son maître.

Du dévouement de ce serviteur, le comte Fédor était sûr. Avec Romir il y avait moins de précautions à prendre.

D'ailleurs, il fallait bien mettre au moins l'un de ses gens dans une demi-confiance.

Romir était mince, élancé, blond comme son maître.

Dans ses yeux bleus, se lisaient la loyauté et le dévouement.

Il conservait le costume national, la chemise bouffante en soie rouge, et le pantalon large, les bottes.

— Romir, — lui dit le comte en russe, — je sais que je puis compter sur toi, je sais que tu es un bon serviteur, que tu m'aimes bien. J'ai besoin de sortir cette nuit... Tu attelleras Goliath sur un coupé et tu te tiendras prêt sous la voûte de la grande tour... Tu as compris ?

— Bien, Excellence, — répondit Romir, tout sera prêt.

Il se disposait à se retirer.

Le comte Fédor le rappela.

— Romir, tu m'entends bien, tu ne diras rien de tout cela à Sonia, tu me le promets.

— Je vous le promets, Excellence, Sonia ne saura rien.

Sonia était une des femmes de chambre de la comtesse. Ramenée par le comte de Russie, elle parlait parfaitement français. Romir était amoureux d'elle et voulait à toute force l'épouser.

Romir était allé atteler Goliath et le comte, pour donner un aliment à l'impatience qui le dévorait, se mit à écrire.

Il laissait une lettre pour que la comtesse la trouvât à son retour, dans le cas où il ne serait pas rentré.

Il ne lui disait rien de ce qui venait de se passer... Seulement, en termes vagues, il lui faisait part de pressentiments heureux... Il croyait que bientôt leur affreux malheur allait cesser... Puis venaient les paroles consolantes et d'innies tendresses, et il terminait par ces mots :

— A bientôt, ma bien-aimée Marcelle, qui sait si à mon retour je ne vous apporterai pas la bonne nouvelle ?

— De toute mon âme, je vous embrasse...
" FÉDOR. "

L'aube blanchissante commençait à paraître. Le soleil radieux pointait à l'horizon.

Le comte pénétra dans le cabinet de toilette.

Romain dormait à poings fermés.

Le comte fit lui-même sa toilette, se vêtit d'un costume de voyage, se munit d'un revolver à tout hasard et réveilla son compagnon.

— Hein ! quoi ! — fit Romain, en se trouvant d'un bond sur ses deux pieds, — qu'est-ce que c'est ? Il était tombé en garde, tout prêt à se défendre. La mémoire lui revenait.

Il éclata d'un rire muet.

— Ah ! elle est bien bonne, — fit-il, — je croyais que c'étaient les gendarmes.

Puis, tout bas, il ajouta :

— Il a eu bien tort de me réveiller, je croyais que j'avais retrouvé Fil-de-Soie, et que nous faisions une noce à tout casser.

— Il est temps de partir, — dit le comte, — la voiture nous attend.

— Bien je vous suis.

Romain s'arrêta.

— Ah ! vous ne pourriez pas me prêter un petit sac de voyage... J'ai un tas de petites choses à emporter...

Le comte décrocha dans le cabinet de toilette un sac en maroquin à fermeture d'acier.

— Comme ça, — fit tout bas Romain, — je serai tranquille.

Et tout haut :

— Dans un moment je suis à vous...

Les billets de banque d'Irma prirent place dans le fond du sac ; l'or, enveloppé dans la serviette, fut mis par dessus.

— Et maintenant, — dit Romain, — je vous suis.

Le comte et lui traversèrent sur la pointe du pied les grands corridors du château, et ils atteignirent bientôt, descendant un escalier particulier, une petite porte donnant sous la voûte de la grosse tour.

Le coupé, un vaste brougham, ayant Romir sur le siège, attendait devant la porte.

Le comte regarda au préalable si nul curieux ne les épiait.

Tout reposait aux Souches.

Romain passa le premier et prit place dans l'intérieur de la voiture, le comte vint s'asseoir à côté de lui, la portière claqua, et Goliath, un trotteur russe à hautes actions, auquel le cocher rendit la main, partit comme le vent, entrant dans une allée d'ormes séculaires.

— Et où allons-nous ? — demanda le comte.

— Faut d'abord me mener à la route de Salbris... et alors là je me reconnaitrai.

Le comte baissa la glace de devant, adressa quelques mots à Romir et le coupé roula sur un chemin de traverse bien entretenu.

Il fallait faire un détour de plusieurs lieues pour atteindre la route de Salbris, et, malgré la rapidité de Goliath, il s'écoula près d'une heure avant que l'on atteignît cette petite ville.

— Là, maintenant, — fit Romain, — il faut aller à Souesmes et de là, ça ira tout seul.

Les trois lieues qui séparent Souesmes de Salbris furent franchies en une demi-heure.

A Souesmes le coupé se dirigea vers Nançay, mais il s'arrêta à la hauteur de la traverse :

— Je ne sais pas si votre voiture à quatre roues pourra passer par là, — fit Romain, — il y a des endroits, bien que nous soyons en été, où ça n'est pas commode.

A tout instant la traverse se trouvait en effet coupée par de profondes fondrières.

Bientôt il fallut mettre pied à terre. Le trotteur se cabrait, énervé par cette série de secousses, et menaçait de tout briser.

A travers la lande, ils poursuivirent leur route. Dans le lointain, à travers les échancrures de

apinières, la Glandière commençait à apparaître.

A mesure que l'on approchait, Romain diminuait son allure.

Le comte le remarqua bien vite et en fit l'observation.

Il était si pressé !... La douloureuse attente l'énervait à un tel point !...

Romain ne se hâta pas davantage, bien au contraire.

Dame, il n'était point pressé de se rencontrer nez à nez avec Irma, qui pouvait se tenir là, à l'affût, à chaque coin de talus.

—Je vais vous dire,—fini il par prononcer, en s'arrêtant,—Voilà le moment de vous décoiffer le pot aux roses.... La femme qui est là.... et qui garde la demoiselle.... c'est ma conjointe, ma légitime, quoi.... C'est à elle que j'ai chopé son saint-frusquin. Et vous comprenez que si elle me voit, si elle me reconnaît, elle va me sauter à la crasse et elle va faire un pétard du diable.

Le comte s'était mis à trembler.

Cet homme l'avait trompé, lui avait menti.... Ne pouvait-il pas lui mentir encore ?

—Oh ! mais,—continua Romain,—vous pouvez y aller.... Il n'y a que cette maison-là à une lieue aux alentours, pas moyen de se tromper.

—Et.... l'enfant....

—La.... demoiselle ?... Elle est là.... pour sûr.... vous la reconnaîtrez bien.... c'est pas malin.... Il n'y a pas d'erreur.... Moi je vais rester avec la voiture.... en résumé, parce que si Irma.... je veux dire si la Claudine m'aperçoit, elle va se mettre à crier comme un putois.

Tant bien que mal, le coupé suivait. Romir, lui aussi avait mis pied à terre, il avait pris Goliath par la figure, et il le calmait de la voix et de la main, en lui évitant le plus possible les passages dangereux.

Le comte n'essaya point de vaincre la résistance de Romain ; il se rendait bien compte qu'elle était inébranlable.

Alors il se mit à avancer à grands pas, se dirigeant vers le petit bois de chênes dans l'enclave duquel se trouvait la Glandière....

Il arriva bientôt à la barrière.

Elle était ouverte, il pénétra dans le petit enclos....

La chaumière se dressait droite devant lui.

Son cœur s'était mis à palpiter douloureusement.

Il s'arrêta, n'osant plus avancer.

Enfin prenant son courage à deux mains il marcha jusqu'à la porte.

Il en fit jouer le loquet.

La maison était fermée....

La maison était déserte....

Les bras du comte retombèrent avec découragement le long de son corps.

—Ce misérable s'est joué de moi,—murmura-t-il,—il m'a menti. J'aurais dû m'en douter, me l'étant répété cent fois....

—Ah ! espérance maudite, continua-t-il en s'agitant nerveusement,—je ne pourrai donc jamais t'arracher de mon cœur....

Il s'arrêta frappé de stupeur.

Par-dessus le palis, la tête goguenarde de Chamoiseau venait de se dresser soudainement.

—Charmé de vous rencontrer, monsieur le comte, et tout surpris de vous retrouver si à matin dans ces parages !....

Tout entier à sa cruelle désillusion, le comte Fédor n'entendait point la gouailleuse demande du brigadier.

—Et, sans trop d'indiscrétion, peut-on vous demander le but de votre petite promenade, sensément ?....

—Je crois que vous vous permettez de m'interroger, M. Chamoiseau,—fit le comte avec hauteur.

—Dame !—répliqua naïvement le brigadier,—c'est assez ma profession.

—Je pourrais vous répondre que la justice et l'autorité n'ont rien à voir dans mes allées et mes démarches et que je suis bien libre de me promener ici, même le matin, à ma guise.... Mais je préfère vous dire que l'aventure d'hier a piqué ma curiosité, et que je désirais en tenir tous les détails de la maîtresse de la Glandière.

Le brigadier ne paraissait nullement convaincu.

La veille, il avait été ridiculement roulé, et la présence matinale du comte Fédor à cet endroit confirmait en lui toute une foule de vagues soup-

çons qui s'agitaient depuis la veille dans son cerveau.

Chamoiseau continuait à hocher la tête en dardant sur le comte ses petits yeux inquisiteurs.

—Je ne vous cacherai pas, monsieur le comte, que la disparition inexplicable de notre gredin d'hier, votre présence ici ce matin, tout cela me semble bien louche.... Et, je dois vous le dire, je l'exposerai sensément dans mon rapport....

—Vous écrirez tout ce que vous voudrez,—fit tristement le comte,—tout ce que vous voudrez, Chamoiseau. Faites votre devoir....

A cet instant l'une des fenêtres de la chaumière s'ouvrit et Frémion le gendarme de Chamoiseau se montra :

—Les oiseaux sont dénichés,—dit-il,—il n'y a plus personne.... Tout est brisé, brésillé dans la maison.... On a dû y faire une vie de patachon. Il y a même une large trace de sang qui traîne partout.... On a dû se battre là dedans, s'étrangler, s'assassiner.

Chamoiseau avait froncé le sourcil.

—Vous êtes bien sûr qu'il n'y a pas quelque cadavre qui traîne par là, sensément.

—Non, il n'y a rien,—répliqua le gendarme,—j'ai tout fouillé, le grenier aussi bien que la cave, il n'y a rien.

—Alors, c'est bien.... il n'y a plus que mon rapport à faire.

—Monsieur le comte et la compagnie.... serviteur.

Et Chamoiseau tournant les talons militairement, battit en retraite, accompagné de son Pandore en serre file.

Le comte demeura pendant un long moment immobile, sous le poids du nouveau coup qu'il venait de recevoir.

Il se souvint que l'homme qui l'avait trompé devait se trouver encore là, à quelque distance dans le coupé.

Et il se dirigea d'un pas lent vers sa voiture....

—Que va-t-il me dire encore, le misérable ! murmura-t-il,—quelle nouvelle fable va-t-il encore inventer ?

Le comte aperçut Romir qui avait fort à faire à maintenir Goliath, les taons, tôt réveillés par la chaleur montante, le mettant en fureur.

Le comte ouvrit la portière.

Le coupé était vide.

Le comte questionna son cocher.... Romir écarquilla de grands yeux.... Il n'avait rien vu ; tout le temps il avait été occupé à calmer Goliath.

Le fil que le comte Fédor avait pu croire, durant un court instant, tenir entre ses mains, venait encore de se briser.

—Aux Souches,—commanda-t-il en remontant dans la voiture....—Prends la route, la première venue aussitôt que tu en rencontreras une.

Ce qu'avait fait Romain, on le devine.

Romain, assis dans le fond de la voiture, regardait attentivement la Glandière, en risquant à peine la tête.

D'un seul coup il la retira prestement de la portière, pareil à un diable dans sa boîte....

Il venait de s'affaler dans le fond du coupé en murmurant :

—Allons bon, encore les gendarmes !

—Ah ça ! mais on en a donc fourré partout !

Il en pleut !....

Bien doucement il releva la tête, guignant par un coin de la glace.

—C'est les mêmes,—fit-il,—voilà ce gredin de Chamoiseau.... Quant à Irma, elle a joué la fille de l'air.... Bonsoir les voisins....

—Ah ben ! c'est moi qui ne vas pas moisir ici, par exemple.

Goliath se dressait et piétinait dans ses brancards, encensant, sonnant de la gourmète, tandis que le cocher poussait de bruyantes exclamations pour le calmer.

—Eh bien !—murmura encore Romain,—je trouve qu'ils m'ont assez vu.... Et nous allons jouer des quilles en douceur.... Et houicht.

Bien doucement il ouvrit la portière, et se laissa glisser dans la brande, fort haute à cet endroit.

Le cocher ne s'était aperçu de rien, toujours occupé à contenir Goliath....

Romain, tout de son long dans la bruyère, rampait comme un serpent....

Il put gagner ainsi un profond fossé bordé d'un talus dans lequel il s'affala tout de son long.

De cet observatoire, il pouvait tout voir et tout entendre, sans que l'on pût soupçonner sa présence.

C'est ainsi qu'il assista à la rencontre du comte Fédor et de Chamoiseau, c'est ainsi qu'il put entendre Frémion dire à son chef de file que "les oiseaux étaient envolés."

—Irma est partie avec la Tiotte.... Veine !....

Elles ont décanillé toutes les deux.... Mais alors, mon bourgeois va être convaincu que je lui ai monté le job.... Il ne croira jamais qu'Irma m'a fourré dedans, tout comme lui.

—Et alors il peut parfaitement se repentir de m'avoir tendu la perche....

—Et il n'a qu'un signe à faire pour dire aux deux hussards de la guillotine qui sont là, à le regarder comme deux chats qui s'oublient dans la braise :—"Mais il est là, le gibier que vous avez raté hier, il m'a raconté des couleurs.... je voulais le sauver, mais maintenant vous pouvez le reprendre.... Je n'en veux plus...." Et alors, à eux deux, les brasses-carrés, ils m'auraient bientôt mis la main dessus.

—Mais j'ai vu le coup et je suis arrivé à la parade.... Attention les garçons.... vous allez voir travailler Romain Courieul....

—Hier, je disais dans les mauvais moments, ils ne me tiennent pas encore ; aujourd'hui, je me dis qu'ils ne me tiennent pas du tout.... Et je vais proprement leur faire voir le tour.

—Allons nous mettre à l'abri....

Tout en rampant, Romain se glissa dans son talus et contourna la place où avait lieu l'explication entre le comte Fédor et les gendarmes.

Une fois masqué par la maison, il se redressa, franchit d'un bond le palis, en gars rompu à tous les exercices du corps....

Puis il pénétra dans la chaumière par la petite fenêtre qui avait servi à Frémion pour s'y introduire lui-même.

Cela fait, il monta dans le grenier, s'installa à l'œil-de-bœuf, et de là ne perdit pas un geste des deux gendarmes et du comte.

Il vit ce dernier s'éloigner la tête basse et remonter dans sa voiture.

Quant à Chamoiseau et à Frémion, à grandes enjambées, ils prenaient bientôt après la direction de Salbris.

—Avec tout ça,—fit Romain,—je perds cent mille francs à cette affaire-là.

—Bah !....—ajouta-t-il avec philosophie,—Fil-de-Soie m'aidera à les regagner.... Seulement faut mettre la main sur Fil-de-Soie....

—En tout cas, je vais filer sur Vierzon en prenant le train à Theillay.... Je suis bien vêtu, bien couvert.... avec des picaillons plein les poches.... Et de Vierzon, en prenant le train de nuit, je serai demain matin à Paris....

Et il ajouta en adressant au brigadier un geste de la main à travers l'espace :

—Adieu, Chamoiseau.... Pense à moi !....

VII.—FIL-DE-SOIE

A l'entrée de l'avenue de l'Impératrice,—nous voulons dire l'avenue du Bois de Boulogne, puisque c'est le nom qu'elle porte aujourd'hui,—à droite, en descendant, vers la grille du bois, et faisant face aux petits escaliers servant aux amazones à se mettre en selle, se voient de nombreux rangs de chaises de fer, toujours très occupées les jours de soleil.

Dès le matin, pour jouir du coup d'œil de la promenade des cavaliers, il y a foule.

Viennent là, prendre place, les oisifs, les élégants faisant partie, ou tenant à faire partie du Tout-Paris.

On s'assied et on regarde.

Et l'on épluche, et l'on papote, et l'on critique, et l'on médit, pendant les galeps du matin et durant le défilé du soir, tout cela à bouche que veux-tu.

On rencontre à ce coin tous ceux qui sont charmés de pouvoir croiser ou saluer de là un homme célèbre, une femme en vue dont chaque mouvement est noté par la curiosité publique.

Avis aux mères.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolir les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

UNE SERIE DE GUERISONS

SAINT-PATRICE DE TINGWICK,
15 septembre 1890.

MM. Dr E. MORIN & Cie.,
Pharmaciens, Québec,
Mesieurs,

C'est le cœur rempli de gratitude, que je donne mon témoignage en faveur de votre bienfaisant remède LE RECUPERATOR.

Depuis quelque temps déjà, j'éprouvais des engourdissements dans le bras et l'épaule, sans pouvoir y apporter soulagement. Ayant vu une circulaire dont l'entête portait en grosses lettres le mot RECUPERATOR, je la lus pour savoir ce dont il s'agissait. Par sa lecture, j'appris que c'était le nom d'un remède préparé par le Dr E. Morin & Cie, Chimistes de Québec, et que ce remède s'employait toujours avec succès dans les engourdissements, la Paralyse, etc. Je résolus d'en faire l'essai de suite. J'en achetai une bouteille qui me donna un soulagement sensible; à la deuxième, je ne ressentais presque plus d'engourdissements. Je m'en procurai une troisième et la guérison fut complète. Il y a quelques jours de cela, et je ne me suis aperçu d'aucune douleur, ni engourdissements, qui sans aucun doute auraient amené la Paralyse complète de mon bras et de mon épaule.

Veuillez me croire votre obligée

DAME URBAIN ALISON.

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

MUSIQUE NOUVELLE

Tout en Rose, chansonnette, 25c; Toujours à toi, valse sérieuse, E. F. Blackstock, 50c; Clémentine, valse, L. Dessaux, 60c; Concert sous la feuillée, valse de salon, L. Gobacurts, 40c; A Run of Luck, polka, Ant. L. Morac, 50c; L'étoile du Congo, polka, J. Frisque, 50c; Train d'clair, gallop brillant, G. Kinkel, 50c; Marche Canadienne, M. Krein, 40c.

MUSIQUE A BON MARCHE

Marie, valse, Mary C. B. Sheets, 20c; Lilly of the valley, Mazurka, M. Smith, 35c; Heather bell polka, J. Kinkel, 20c; Amusement quadrille, Zikoff, 20c; Rose course galop de concert, C. D. Blake, 20c (expédier franco par la poste sur réception du prix marqué); Danse écossaise, F. T. Baker; Rock a bye baby, valse, F. Tiedl; Whisperings of love, valse, C. Kinkel; Bal des pavillons polka, Cootie; Daisy, polka, J. C. Drane; Midnight, galop, G. C. Petit; Conia, grande marche, E. F. Smith; 10c ou 11c par la poste.

En vente chez J. G. YON, 1898, rue Ste-Catherine.

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

—Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensante. Certes, elle le voulait bien; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Francs et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies im-

portées à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qui affecte les trois quarts et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infailible pour ces maladies, le "Régulateur de la Santé de la femme" et un "Femelle Pourous Plaster" du Dr Larivière, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal, chez: Dr J. Leduc Picault et Contant Lavolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Fla, où tous les marchands peuvent le procurer. Aussi à vendre partout aux Etats-Unis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Larivière, Manchester.

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

Les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois, le développement des formes de la poitrine seront expédiées franco sur réception du prix (\$1.00), adressée à l'agence des Poudres Orientales, boîte-poste 694, Montréal. Dépôt-général pour Montréal: L.-A. Bernard, pharmacien, 1882, rue Ste-Catherine, Montréal.

Nul Remède Universel

N'a encore été découvert; mais, comme au moins les quatre cinquièmes des maladies humaines ont leur source dans l'impureté du Sang, une médecine qui restaure ce fluide à une condition saine arrive presque à être une cure universelle. La Salsepareille d'Ayer agit sur le sang dans toutes les périodes de sa formation, et est, par conséquent, adaptée à une plus grande variété de maladies qu'aucune autre médecine connue. Les

Furuncles et les Boutons

Qui résistent à un traitement ordinaire, cèdent à la Salsepareille d'Ayer après un essai comparativement court.

Mr. C. K. Murray, de Charlottesville, Va., écrit que durant des années il était affligé de furuncles qui lui causaient beaucoup de souffrances. Ceux-ci furent suivis de boutons rouges dont il avait plusieurs à la fois. Il commença alors à prendre de la Salsepareille d'Ayer, et après en avoir pris trois flacons, les boutons disparurent, et depuis six ans il n'a pas eu même l'apparence du moindre petit bouton.

Cette insidieuse maladie, la Scrofule, est la cause fertile d'innombrables maux, la Consommation étant l'un de plusieurs également fatals. Les éruptions, les ulcères, le mal aux yeux, la faiblesse et l'épuisement des muscles, un appétit capricieux et autres maux semblables, sont presque des indications certaines d'une infection scrofuleuse dans le système. Beaucoup de figures, qui autrement seraient belles, sont défigurées par des boutons, des éruptions, de vilaines pustules, qui proviennent de sang impur, montrant le besoin de la Salsepareille d'Ayer pour remédier au mal.

Tous ceux qui souffrent des désordres du sang devraient essayer de la Salsepareille d'Ayer—éviter de se servir de toutes poudres, onguents, lotions, et spécialement de compositions bon marché et sans valeur, lesquelles, non seulement, manquent d'effectuer une guérison, mais plus fréquemment aggravent et confirment les maladies que des annonces mensongères promettaient de guérir.

Ayer's Sarsaparilla,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., Etats-Unis. Vendue par tous les Pharmaciens. Prix \$1; six flacons, \$5.

Le remède de Pien pour le catarrhe est le meilleur, le plus agréable à prendre, et le meilleur marché.

CATARRH

En vente chez tous les pharmaciens, ou expédié affranchi à toute adresse contre paiement de 45 cents. E. T. Manning, Warren, Pa., E. U. de l'A.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

ULSTERS D'HIVER A BON MARCHE

54 pouces étoffes melton pour ulsters seulement 60c.
54 pouces tweed pesants seulement 85c.
54 pouces tweed pour ulsters \$1.00.
54 pouces étoffe à ulsters pesantes, seulement \$1.10.

COUPONS D'ETOFFES POUR ULSTERS

Tous les coupons d'étoffes ou tweeds pour ulsters, à moitié prix,

ETOFFES ET TWEEDS POUR MANTEAUX D'HIVER, A BON MARCHE

54 pouces étoffes Castor \$1.20.
54 pouces étoffes noires de fantaisie pour manteaux \$1.35.
54 pouces étoffes noires de fantaisie pour manteaux \$1.50.
54 pouces étoffes noires de fantaisie pour manteaux, \$1.75.
54 pouces étoffes allemandes de fantaisie, \$1.50.

Toutes ces marchandises sont toutes marquées aux prix du gros, nous avons donc toute confiance qu'aucune telle valeur ne peut être trouvée ailleurs.

JOHN MURPHY & CIE.

Nous vendons des manteaux russes à \$3.50. Manteaux de Russie, toutes qualités, chez

JOHN MURPHY & CIE
Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix
Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

LE PLUS BEAU

CHOIX DE PIANOS A

DES AVANTAGES REELS

— CHEZ —

LAURENT, LAFORCE & BOUDREAU

1637, Rue Notre-Dame

PILULES
DU
DR
WILLIAMS
ROSES
POUR
PERSONNES
FAIBLES

Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces pilules. Elles guériront toutes les suites des excès et des folies de jeunesse, et rendront l'avenir à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également en employer. Ces pilules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (5c la boîte), en s'adressant, THE DR. WILLIAMS MED. CO., Brockville, Ont.

GUERISON PROMPTE

DES

ASTHME ET DES BRONCHITES

PAR LE

SIROP DE TÉRÉBENTHINE.

N. B.—Demandez-le toujours comme suit: *Sirop de Térébenthine du Docteur Lavolette.*

En vente chez tous les pharmaciens.

50 cts le Flacon.

UNE VENTE FORCEEE

Vue l'élargissement de la rue Notre Dame, les uss forcés de fondre mon stock de Vases, Verres, Lampes, etc., etc. Venez en acheter.

Services à Diner.....	Moitié prix
Services à Thé.....	—
Services de Chambres.....	—
Lampes à suspension.....	—
Lampes de Table.....	—
Verreries, coutellerie, argenterie, etc.....	—

CHEZ

L. DENEAU

202, R.13 Notre-Dame

VOYEZ

GUIMOND

Avant d'acheter vos

CORPS et CALECONS

Rien n'égale ces

CORPS ET CALECONS DE 75cts
A \$1.50

15 ST-LAURENT

HOTEL ST - LOUIS

(Ci-devant occupé par M. J. Riendeau)

64, rue Saint-Gabriel, Montréal

Cet hôtel vient d'être ouvert par MM. John Johnson & Cie, déjà si avantageusement connus. M. J. Johnson a fait précédemment à Montréal, Ottawa, la table des mieux servis. Primiers de toutes les saisons. Chambres spacieuses, magnifiquement meublées à neuf.

J. JOHNSON & CIE,
64, rue St-Gabriel, Montréal.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DR

DR V. PERRALUT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGE DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toute

sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousseur et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorroides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception au prix (25 cents).

ALFRED LIMONKES
Saint-Eustache P. Q.

THIS PAPER may be read in the New York Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it in NEW YORK.

MAISON LANTHIER & CIE



FOURRURES POUR LE MILLION

A la vieille maison de confiance

LANTHIER & CIE. — 1663, Rue Notre-Dame

Dernières nouveautés en Mantoux, Capots, Casques, Bonnets, Manches, Bag. Garnitures, Doublures, etc., etc.

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

SIXIÈME TIRAGE MENSUEL, LE 10 DECEMBRE 1910

3134 LOTS VALANT.....	\$52,740
GROS LOT VALANT.....	\$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. +*11.45 a.m., 4.15 p.m.
 Boston, Portland, —*9.00 a.m., +*8.15 p.m.
 Toronto—*9.20 a.m., +*8.45 p.m.
 Détroit, Chicago, etc., +*8.45 p.m.
 St. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., +*11.45 a.m.
 St-Anne, Vaudreuil, etc., *9.20 a.m., +*8.45 p.m.
 St-Jean, Sherbrooke, 4.00 p.m. +*7.45 p.m.
 Winchester, *9.20 a.m., +*8.45 p.m.
 Newport, 9.00 a.m., 5.35 p.m., +*8.15 p.m.
 Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., *7.45 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie:

Québec, *8.25 a.m., 3.30 p.m. (Diman. seul.) et *10.00 p.m.
 Trois Rivières, *8.25 a.m., *3.30 p.m. [Dimanches seul.] 5.15 p.m. et *10. p.m.
 Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.
 Ottawa, *8.50 a.m., 4.40 p.m., *8.40 p.m.
 Winnipeg et Vancouver, *8.40 p.m.
 St-Jérôme, St-Lin, St-Eustache—5.30 p.m.
 Ste Rose et Ste-Thérèse—3. p.m. 4.40 p.m.
 5.30 p.m. Sam. 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

De la gare Bonaventure

Mariville et Farnham, 3.40 p.m., de St-Lambert, faisant connection avec le train qui laisse la gare Bonaventure à 3.15 p.m.
 Mariville, St-Césaire, 5.00 p.m.
 *Samedis exceptés. + Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué.
 *Chars palais et chars d'ortoirs. + Les trains laissant Montréal les samedis ne font point connection.

Bureaux des billets à Montréal:

266 rue St-Jacques, stations de la rue Windsor et Place Dalhousie, Hôtel Windsor.

MAGASIN ENCOMBRE!!

30 POUR CENT DE REDUCTION DANS NOS PRIX!

Afin de diminuer notre stock de MARCHANDISES SECHES et de NOUVEAUTES trop considérable pour notre local

DUPUIS, LANOIX & Cie

2092, rue Notre-Dame, ci-devant à l'ancien Magasin I. A. Beauvais



JOHNSTON'S FLUID BEEF

Le Johnston's Fluid Beef

Est un aliment inestimable pour tous ceux qui ont besoin d'une nourriture vigoureuse préparée pour une digestion facile

RICHARD LAMB

Importateur et Manufacturier de Chapeaux, Casques et Fourrures—Garnitures en Fourrures teintes et réparées avec soin

Des Casquettes de Fantaisie en Peluche, Velours, Polos, etc., etc., faites à ordre pour Dames et Enfants. Une visite est sollicitée avant d'aller ailleurs.

2259—Rue Notre-Dame, Montréal—2259

CHAUSSE & MESNARD
 ARCHITECTES.
 No 77, RUE SAINT-JACQUES.
 MONTREAL.

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1889.....	\$2,025,192.58
Sécurité pour les assurés.....	1,837,286.41

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR ROGUE, Agent du département français.

J. H. ROUTH & Cie., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER

SIROP BOTANIQUE DE GEO TUCKER EST GARANTI DE GUÉRIR LA TOUX ET LA BRONCHITE

DE GEO TUCKER, POUR LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

\$5,000 DE RÉCOMPENSE POUR DE MEILLEURES MÉDECINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET ÉPICIERS RESPECTABLES DÉPÔT CHEZ	MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.	N'OUBLIEZ PAS DE DEMANDER LES PETITES PILULES POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE DE GEO TUCKER POUR LA PURGATION. DYSPÉPSIE. CONSTIPATION ETC 12 PILULES LA DOSE	DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMÉDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER
--	--	--	---

LYMAN, FILS & CIE PHARMACIE EN GROS, RUE ST-PAUL, MONTREAL.

429, RUE GRAIG EN FACE DU CHAMP DE MARS

Colonne Carsley

Thé et café servis gratuitement pendant ce mois

SOUS VÊTEMENTS D'ENFANTS

Nous avons donné notre attention spécialement à cette ligne de marchandises pour la saison qui approche, qui ne sera pas trouvée aussi complète ailleurs

VESTES EN MERINOS ET EN LAINE CALEÇONS ET COMBINAISONS

Nous exposerons aussi une ligne de chemises tricotées à côtes pour enfants, qui sont sans égales dans le commerce. Vendues seulement

CHEZ

S. CARSLY, Rue Notre-Dame

\$1.10

Nous continuerons à plaider en faveur des enfants, car nous ne voulons pas qu'ils soient négligés.

LES DAMES

qui s'occupent de la santé des enfants feraient bien d'acheter quelques-unes des combinaisons en laine écossaise.

A \$1.10

qui ne peuvent être surpassées dans tous le continent. Rappelez vous le prix,

SEULEMENT \$1.10

S. CARSLY, Rue Notre-Dame

BAS EN LAINE FINE POUR DAMES

Seulement 30c.

GRANDEURS

8½. 9. 9½.

Cette ligne de bas est d'une

BONNE VALEUR EXCEPTIONNELLE

c'est pourquoi nous l'exposons devant le public qui apprécie toujours nos marchés.

Seulement 30c.

ASSORTIMENT LIMITE

—Venez à bonne heure chez—

S. CARSLY.

Rue Notre-Dame

Ligne spéciale de bas en cachemire pesants, fashionables et très bien finis.

Seulement 25c la paire

S. CARSLY.

AVIS PUBLIC

S. Carsley n'a qu'un seul magasin à Montréal. Point de succursale.

S. CARSLY.

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOLEZ

Un fil qui ne s'effile pas, Qui coudra avec douceur, Un fil pour coudre à la main ou à la machine.

Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

EVER READY

Les baleines de corsages EVER READY

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables; elles reconnaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLY.

S. CARSLY

1765, 1767, 1769, 1771, 1773, 1175, 1777, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL